

# L'ECRAN français

L'HEBDOMADAIRE INDEPENDANT DU CINEMA

NOTRE GRAND  
REPORTAGE : COMMENT  
ON FAIT UN FILM

14 fr.

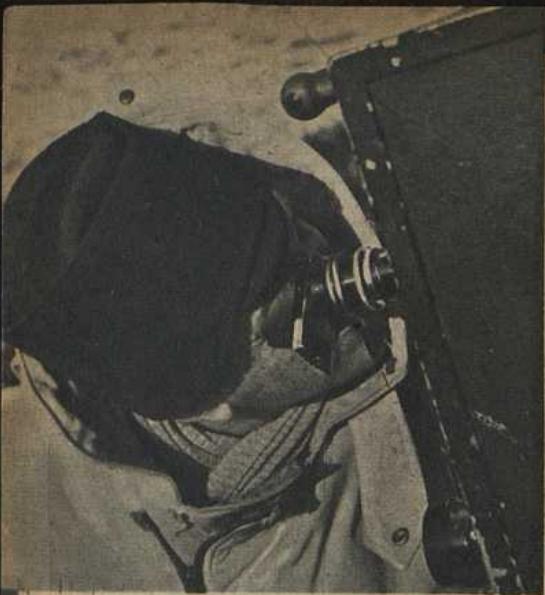


N° 83

28 JANV.

1947

HEDDY LAMARR ET JOHN GARFIELD DANS « TORTILLA FLAT »



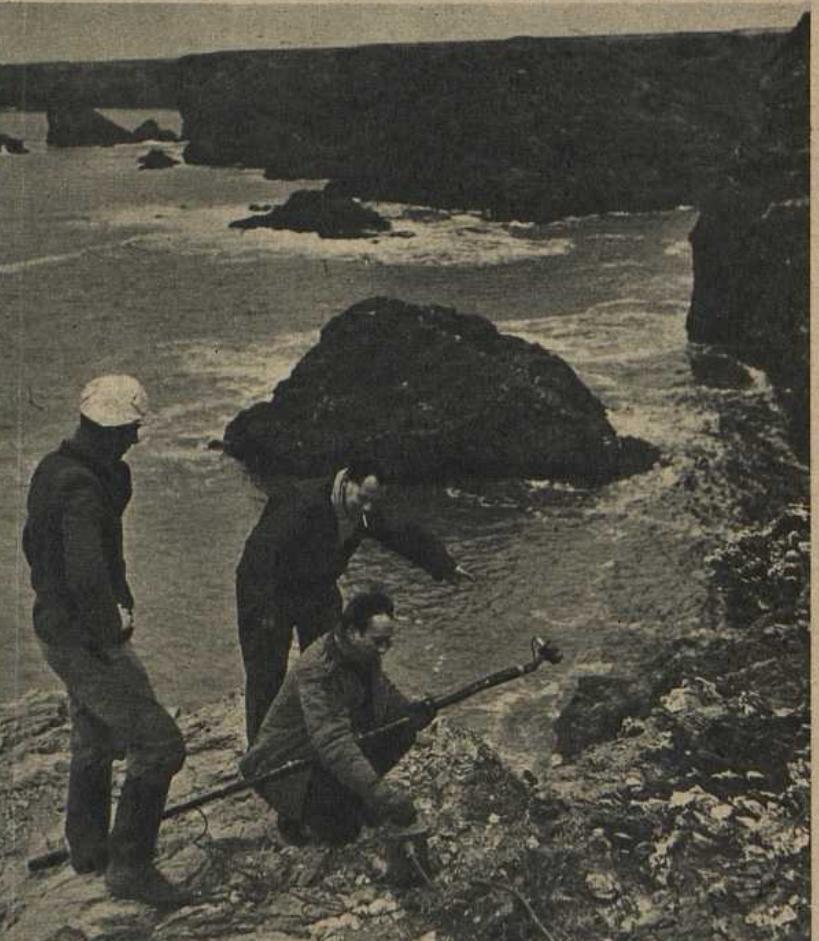
## JEAN EPSTEIN TOURNE LE TEMPESTAIRE poème de la mer

cules furent voilés sur place...

Jean Epstein ne triche pas avec la nature. Il tourne avec de vrais pêcheurs, dans des intérieurs réels. Le dialogue est enregistré directement. Et Epstein nous confie, à propos de certaines prises de sons fort curieuses, notamment dans la grotte de l'Apothicairerie : « Je crois que c'est la première fois qu'on utilise les vrais bruits, les vrais sons, qu'on enregistre le tumulte des vents et

des mers qui se battent contre les rochers comme des tambours battant une charge ou des pépiements d'oiseaux ; ces bruits-là sont extrêmement curieux. Mais à quel point le public les comprendra-t-il ? » Roger Désormières harmonisera ces bruits avec la musique.

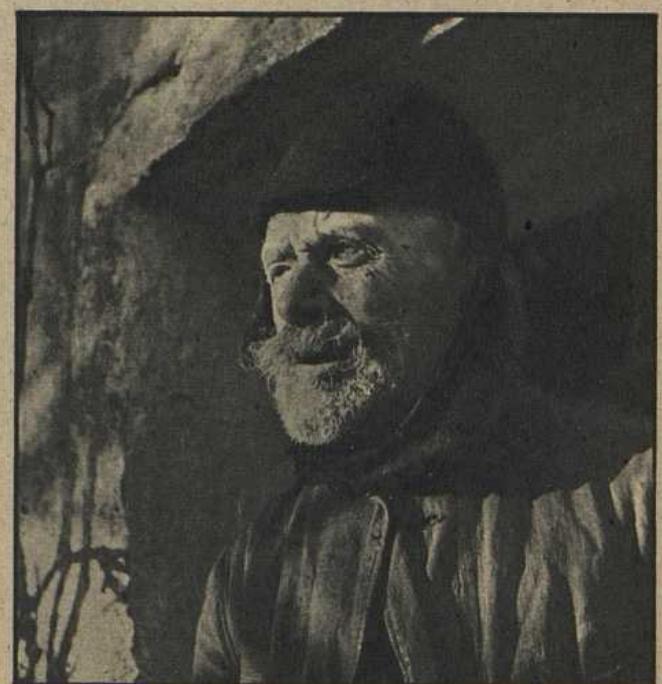
Malgré sa santé fragile, Epstein est plus que jamais passionné par son travail, passionné par le cinéma, qui est toute sa vie : « C'est mon premier film d'avant-garde depuis *L'Or des mers*, en 1932. Ce n'est pas un film breton, car ce n'est pas la Bretagne qui m'intéresse, mais l'Océan, les gens de mer, le vent, les rochers et la vie sauvage. »



LA « PERCHE » ENREGISTRE LES VRAIS SONS : LE BRUIT DES VENTS ET DES VAGUES SUR LES ROCHERS.



UN COUPLE DE JEUNES PECHEURS PARMI TANT D'AUTRES. TOUS LES JOURS IL PART EN MER, ET TOUS LES JOURS ELLE L'ATTEND...  
(Photos. FRANCE-ILLUSTRATION.)



Un vieux marin de quatre-vingt-six ans, qui pêche encore sur les brisants de Belle-Ile, incarne Le Tempestaire, le sorcier qui sait conjurer le mauvais sort.

7389

AUTO-CROQUIS A L'EMPORTE-TETE...



Maurice Henry

## LE FILM D'ARIANE

### Croquis à l'emporte-tête...

### GILBERT GIL

**I**l a les yeux en boutons de bottines, le nez en lame de couteau, les lèvres serrées comme cordons de bourse et le menton en galochette. Pour que le tout ressemble plus à un visage qu'à un objet surréaliste, notons deux fossettes quand il sourit.

Gilbert Gil ou le besoin de s'affirmer.

Quand on est né petit et qu'on a l'âme un peu noble, l'on mène un perpétuel combat par l'écrit, la parole ou le geste pour assurer autrui de son importance.

Quand on a une beauté brune, aiguë, espagnole, mais que l'on est menacé de jouer éternellement les fils putatifs de Pierre Blanchar, on se révolte, on trouve qu'il y a mieux à faire.

Quand on a besoin de s'affirmer, et que l'on est petit de taille, on élève un grand berger allemand que l'on mène à la trique, que l'on dresse brutalement et qui vous adore.

Petit mais sociable, on traîne après soi une bande d'amis que l'on éblouit par son prestige, que l'on domine par son autorité, auprès de qui l'on brille par son intelligence mordante, que l'on conquiert par son entrain, que l'on bouleverse par ses sautes d'humeur.

Sensible mais dur de caractère, on étonne le monde par son ingratitude (celle que G. G. déploya envers Blanchar a fait date), ses caprices, les excès mêmes de sa gentillesse.

Autoritaire, mais scrupuleux, on se livre à d'extravagants coups de tête. (Il est arrivé à Gilbert Gil de commencer un film, se désespérer de son ineptie, dire : « c'est ma tête, monsieur, que l'on verra à l'écran, moi qu'on trouvera mauvais », et tout planter là.)

Quand on est débordant d'autorité, l'on traite un peu vivement les dames jusqu'au jour où l'on rencontre celle que l'on épouse.

Enfin, quand on a le goût du théâtre et le besoin de s'affirmer, une seule issue : la mise en scène. Depuis des années (depuis Pépé le Moko, Gribouille, jusqu'au Coupable et Histoire de rire) Gilbert Gil a semé le trouble sur les plateaux en même temps qu'il provoquait l'admiration de tous par ses témoignages de sa conscience professionnelle (« Non, écoutez, mon vieux, si on recommençait ce plan-là ? Je voudrais mettre un peu plus de mépris dans ma réplique »), les conseils qu'il trouvait bon de donner à ses camarades, les suggestions qu'il faisait à l'opérateur, ses façons de fraterniser avec les machinistes, ses déclarations intempestives à l'actrice qu'il trouvait laide, et l'acteur, mauvais.

Il est arrivé à ses fins. Il met un film en scène. Il dirige ses personnages, impose sa volonté, matérialise sa conception du monde, même tour à tour des rôles de femme, d'homme ou de géant. Il se multiplie par dix, par cent, il s'extériorise, il s'exerce.

### Le Minotaure.

### Louis Daquin prépare « Les frères Bouquinquant »

**E**n collaboration avec Roger Vailant (l'auteur de *Drole de jeu*), qui écrira les dialogues, Louis Daquin travaille actuellement à l'adaptation du roman de Jean Prévost : *Les Frères Bouquinquant*, qu'il compte réaliser sous peu.

C'est une histoire très simple qui se passe dans un milieu de modestes travailleurs et qui est une étude du sentiment de la paternité. Les extérieurs, où se dérouleront des scènes importantes, nous conduiront à Bercy et dans le

quartier de Notre-Dame. Tout le vieux Paris constamment côtoyé et si peu connu...

Louis Page, que Daquin aura comme opérateur, pourra exercer son talent sur ces paysages mille fois saisis et toujours inépuisables. Et le décorateur Bertrand, qui aura la charge de prolonger ces

images dans les « intérieurs » qu'il construira, aura là un travail intéressant et attachant.

Feyder n'est pas là. Il est au lit, m'apprend-elle. Il est très grippé, et le docteur lui a défendu de venir.

Brouaha. On réclame une anecdote. C'est René Jeanne qui la dit. Il débute comme une lettre : « Marseille, 25 octobre 1942. Je rencontre Françoise sur la plate-forme d'une tramway.

— Je pars pour l'Algérie avec

### Joyeux Noël

**J**OYEUX NOËL, tel est le titre provisoirement définitif du film que G.-H. Clouzot va tourner bientôt d'après un roman de Steeman : *Légitime détense*. Cette précision est nécessaire si l'on veut se rendre compte du caractère policiier du film.

Un film policier qui, suivant le tempérament de son auteur, s'apparente beaucoup plus à l'œuvre psychologique qu'à l'aventure criminelle. Des Folies-Belleville à la P.J., Clouzot promènera une caméra indiscrète et fidèle qui s'attache surtout, assure-t-il, à saisir l'ambiance et le caractère de personnages qu'à suivre leurs allées et venues.

« Joyeux Noël », pour lequel on parle de Jouvet, Dullin, Larquey, Simone Renaud, Claudine Dupuis, Bernard Blier et Suzy Delair, risque donc de n'être pas si joyeux que ça.

D'autant plus que Clouzot ne cache pas sa préférence pour les films sombres et complète bien en réaliser bientôt un vrai de sa composition. Sera-ce *Par des chemins obscurs* ou *Plaisirs d'amour*, il ne le précise pas. Mais il entend nous faire passer le grand frisson et démontrer que le réalisme n'est pas si détestable que cela, quand on sait s'en servir.

Ne nous fions donc pas à ses titres. Et attendons, pour chanter Noël avec lui, de savoir à quelle sauce il nous le servira.

### Françoise Rosay s'en va...

**L**ES plafonds sont bas, de grands masques ricanent, grotesques sur les murs beiges. Un jazz nègre tonitrue devant une piste vide : c'est Françoise Rosay qui reçoit avant de partir pour l'Amérique où elle créera une pièce en anglais. « C'est de Wade, répète-t-elle, inlassable. W-A-D-E, Johanna Wade, et ça s'appelle *The Key : La Clé*, traduit-elle obligamment pour ceux qui n'auraient pas compris.

Françoise Rosay s'empresse et se multiplie. Elle est en mauve, avec une énorme chevalière au petit doigt, et prodigue de nouveaux « Wade » entre trois « Charmée » et deux sourires.

« Je joue à Montréal, puis à New-York, me confie-t-elle entre deux poignées de mains. Il s'agit d'une ancienne cantatrice retirée, qui meurt empoisonnée : la cantatrice, c'est moi. »

Feyder n'est pas là. Il est au lit, m'apprend-elle. Il est très grippé, et le docteur lui a défendu de venir.

Brouaha. On réclame une anecdote. C'est René Jeanne qui la dit. Il débute comme une lettre : « Marseille, 25 octobre 1942. Je rencontre Françoise sur la plate-forme d'une tramway.

— Je pars pour l'Algérie avec

## LE FANTASTIQUE RELIGIEUX AU CINEMA



Jacques pour une tournée. Venez avec nous, me dit-elle.

» Je refuse, elle insiste :

» — Venez, je vous promets que vous ne le regretterez pas.

» Je ne suis pas parti. Je l'ai bien regretté, d'ailleurs.

Quinze jours plus tard, les Américains débarquaient en Afrique du Nord : elle le savait.

Les réactions sont diverses... et puis l'attention se détourne sur André Roanne qui entre, avec ses cheveux gris et son sourire gominé : voici Simone Renant avec deux plumes beige au chapeau. Voici Lisette Lavin, Simone Signoret au bras d'Yves Allegret. Effusions, tout le monde s'embrasse. Les photographes profitent de l'aubaine pour photographier à tour de bras.

On distribue tout le monde entre les tables, et les attractions commencent. L'on chante, l'on danse, et puis un musicien nègre s'en vient sur la piste souhaiter bon voyage à Françoise Rosay.

C'est la fin : on resserre des mains, les « Bon voyage » fusent. Françoise Rosay à l'air ému. Le Minotaure l'est aussi. Mais l'art français est en bonnes mains. Et ceci nous console de cela.

Nous rappelons que les cours d'art dramatique de Mme A. Bauer-Théodore ont lieu en son studio, 21, rue Henri-Monnier, 9<sup>e</sup>, les lundi, mardi, jeudi, samedi, de 17 h. 30 à 19 h. 30. Les cours particuliers chaque jour. Auditions mensuelle.

### « Les Enfants du Paradis » font leur tour d'Angleterre

NOUS avons rendu compte, il y a quelques semaines, de la grande première des *Enfants du Paradis* à Londres. Depuis lors, le film de Marcel Carné batte, au Rialto, tous les records de recettes. Celles-ci sont même en progrès sur la première semaine.

Et voici maintenant que, pour la première fois dans l'histoire cinématographique anglaise, un film français va être présenté au public provincial et affronter une opinion purement britannique, moins accoutumée que le public londonien aux spectacles étrangers.

Voilà un précédent qui vaut d'être signalé et qui, espérons-le, sera de bonne propagande pour le cinéma français.

### Gilbert Gil dirige Gilbert Gil

Pour ses débuts dans la mise en scène, Gilbert Gil s'attaque à un film d'espionnage mouvementé qui compte trois morts, plusieurs blessés, un accident d'auto, une poursuite, de nombreux coups de revolver et de rafales de mitrailllettes.

Dans cette histoire compliquée, explique-t-il, je n'aurai qu'un rôle de « paravent ». Je suis incorporé malgré moi à la bande d'espions, qui se sert de mon personnage respectable et de ma Légion d'honneur pour se couvrir vis-à-vis de la police — que j'aide secrètement.

Mais le métier de metteur en scène apporte de bien gros soucis. Gilbert Gil ne s'est-il pas trouvé, dès les premiers tours de manivelle de sa Brigade criminelle, en panne de vedette féminine !

On avait engagé Sylvia Montfort. Mais celle-ci, qui joue tous les soirs à la scène dans L'Aigle à deux têtes, n'a pu supporter les fatigues d'un travail double. Elle a dû abandonner la Brigade GL.

On eut alors recours à Nadine Alari, la jeune partenaire de Noël-Noël dans Le Père Tranquille. Mais Nadine est mineure et elle n'obtint pas l'autorisation paternelle d'interpréter une histoire d'espionnage pimentée d'adultère. Son père, paraît-il, n'était pas tranquille du tout...

Les plans déjà tournés durent être recommandés et, cette fois, c'est Gisèle Préville qui s'est vu confier le rôle.

De plus, Gilbert Gil est à la fois acteur et metteur en scène. Il n'a guère le temps de s'amuser. Et il avoue :

— Je crois faire du dédoublement de personnalité ; je me montre à moi-même ce que je dois faire ! Et puis, rendez-vous compte : si l'un de mes jeux de scène est mauvais, je ne saurai pas si je dois l'imputer à Gilbert Gil auteur ou à Gilbert Gil metteur en scène.

### Que se passe-t-il à Hollywood ?

#### Les travailleurs du cinéma américain lancent un appel « urgent »

IL y a quelques mois déjà, il y avait eu de l'agitation dans le monde des travailleurs du film de Hollywood et nous avions, à ce moment, rendu compte de la position prise par les syndicats vis-à-vis des trusts de la production américaine.

Et puis, on pouvait croire qu'après une répression brutale, tout était rentré dans l'ordre. Le silence s'était fait, mais on sentait confusément ce qu'il avait d'artificiel, d'imposé, d'entretenu. Le malaise ne s'était pas dissipé pour autant.

La preuve d'ailleurs vient d'en être administrée. Il y a quelques jours, le secrétariat provisoire du Comité international des travailleurs du cinéma — dont le siège est à Paris — recevait d'une douzaine de syndicats américains une lettre dont le ton puissant et pathétique montre assez la profondeur du mal qui ronge la production américaine. Mal dont les responsabilités sont aînées à définir et qui appelle des remèdes énergiques et urgents.

Certains passages de cette lettre sont accusateurs et précis :

de leurs propres affaires locales. » « Ils ont ignoré les appels de notables dirigeants de communautés civiles et religieuses américaines qui les invitaient à entrer en négociations avec les syndicats de l'A.F.L. dont ils ont lock-outés les membres. »

« En vue de détruire la solidarité des travailleurs américains et de baisser les salaires, ils ont refusé de signer des contrats ou d'accepter des arbitrages avec les syndicats qui restent indépendants et ils recherchent franchement à forcer tous les travailleurs du film de Hollywood à accepter la domination de dirigeants syndicaux serviles qu'ils peuvent contrôler. »

Les syndicats demandent l'aide de l'organisme international et terminent leur lettre par ces mots, émouvants par leur brutale simplicité : « Cet appel est urgent. »

Charles Chezeau, au nom des travailleurs français du film, a aussi répondu à ses collègues américains :

« Nous n'avons, dit-il, aucun doute sur l'attitude des grandes compagnies cinématographiques américaines qui, pour s'assurer le contrôle des marchés extérieurs, cherchent actuellement par tous les moyens, à réduire les prix de revient de leurs productions, et qui ne trouvent, logiquement, d'autre solution que de réduire les salaires des travailleurs. »

Considérant, continue-t-il, que la cause des travailleurs du cinéma du monde entier est identiquement la même, il propose des moyens pratiques de rétorsions, notamment dans le domaine de la post-synchronisation des films américains.

Ainsi, la crise de Hollywood menace de déborder sur le plan mondial et les méthodes des producteurs américains de se retourner contre eux-mêmes. »

**Cartonnages pour la fabrication de sacs à main:**

**B. LAMBERT**

PARIS  
Breveté S.G.D.G. France et étranger

Confectionnez vous-même vos sacs à main avec les cartonnages B. LAMBERT (breveté S. G. D. G. France, étranger), d'une fabrication spéciale.

Ces cartons vous permettront de faire vous-même et à votre goût un sac assorti à votre toilette.

Demandez le catalogue, modèles, fermetures et toutes fourrures pour le sac, à

**M. MACREZ**, agent général pour la province, 11, r. des Trois-Frères, Villemonble (Seine). Joignez 15 francs en timbre-poste pour frais d'envoi.

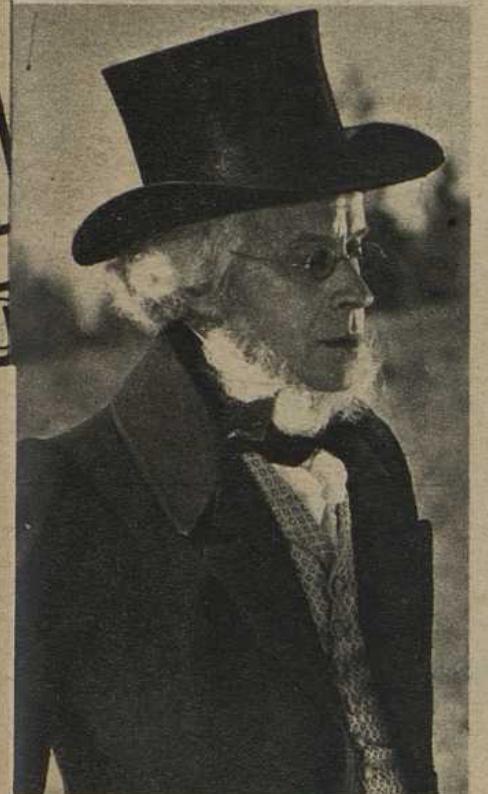
**ROUGE À LÈVRES RIVAL**  
J3 spécial pour jeune Fille



QUE DE CHANTS, DE PRIERES, DE CRUCIFIX, DE MORTS... (JOURS DE COLERE DE DREYER)

## QUELLE VAGUE DE MYSTICISME...

par Georges ALTMAN



C'EST du Nord, aujourd'hui, que, renouvelés par le cinéma, reviennent les vieux mythes de la chrétienté : Dieu et Satan, les saints et les sorcières, les fantômes et les miracles.

Troublante, cette irruption moyenâgeuse du fantastique religieux dans un monde qui a bien du mal à reprendre sa raison, au sortir de trop réels enfers, d'où le ciel, ses saints et ses ministres ne l'avaient point sauvé...

Portés par les rayons et par les ombres des films scandinaves, *Jours de colère*, du Danois Dreyer, *Le Chemin du ciel* et *Ordet*, films suédois, que de chants, de bûchers, de prières, de crucifix, de morts et de résurrections ! Avec la manie qu'ont les films de s'imiter les uns les autres, craignons la procession des films évangéliques, et que le signe de croix devienne au cinéma un signe des temps !

Il faut dire que, jusqu'à présent, l'art catholique ne s'est manifesté à l'écran que par de sulfureuses productions — *Les Anges du péché* mis à part — qui n'ont rien ajouté à la gloire, muette ou parlante, du Seigneur ! Nous sommes, paraît-il, menacés pour bientôt d'une série de mouvantes images saintes destinées à ravis les croyants et à ébranler les profanes ; par exemple, *Ignace de Loyola*, réhabilité et distribué sans doute par la firme internationale depuis longtemps enregistrée sous le nom de Compagnie de Jésus.

Par contre, et sans qu'il soit question de prendre parti entre les papistes et les antipapistes, comme on disait au temps des saints massacres, reconnaissions que le protestantisme et ses diverses sectes anglo-saxonnes et scandinaves ont su tirer de leur folklore chrétien de pittoresques, curieuses et lyriques images auxquelles on peut, comme à *Pearl d'Anie*, prendre un plaisir extrême, pour peu qu'on y cherche non point de brumeux messages et le lait des morales résignées, mais une révélation d'art, la seule qui nous importe et qui nous touche, celle d'un cinéma revenant à la puissance esthétique de l'image, du jeu d'ombre et de lumière, plongeant dans son terroir de forêts, de torrents, de plaines, de ciels et de neiges, et dans la seule éternité dont nous sommes sûrs, celle de la nature et de l'homme, sans cesse renaissant.



... ET SATAN (LE CHEMIN DU CIEL)

**I**l nous importe peu que, dans l'étonnant film suédois, *Le Chemin du ciel*, tout le drame consiste à conduire le paysan Mast du péché à la grâce divine ; ce n'est pas cette antienne, cette vieille chanson dont on continue à bercer la misère humaine, mais les refrains joyeux ou nostalgiques d'un peuple, les complaintes, les danses, fougueuses ou lentes, et tous les parfums, toutes les couleurs d'une terre inconnue que l'image et le son nous jettent à la face, aux yeux et aux oreilles, tant les noirs, les blancs, les gris, les reflets, le frémissement des paysages donnent l'impression du vrai lyrique et frais.

La croyance, ici, n'est plus qu'un thème comme un autre. Enorme aventure baroque que cette légende filmée qui rappelle les antiques « sagas » scandinaves, les chansons de gestes des peuples nordiques et, plus près de nous, le grand poème aventureux d'Ibsen, *Peer Gynt*. Ainsi de cet autre film que nous offre la mystique suédoise : *Ordet* (*La Parole*).

**T**ANDIS que commençait le film, sur cet écran parisien, et qu'un prologue annonçait que nous allions tout simplement assister à l'illustration du Verbe par le cinéma, à côté de nous, un jeune homme consterné, rentré là pour se distraire, disait à sa voisine :

— C'est pas de chance ! nous sommes mal tombés !

Ni l'un ni l'autre — on comprend ça — ne s'attendait à prendre une leçon de catéchisme. Mais l'habileté de ces films suédois : c'est qu'ils nous plongent tout de suite (heureusement pour l'art !) dans une atmosphère très charnelle, très humaine ; on peut bien négliger leur sermon quand, mettant en scène la vie de paysans, de fermiers, au bord d'une mer mélancolique et superbe, ils nous donnent des images qui sont

comme arrachées au ciel et à la terre.

**C**OMME c'est curieux ! Qu'ils le veuillent ou non, ces films qui prétendent nous convaincre des vérités surnaturelles, ne nous persuadent que des qualités artistiques de leurs auteurs tout en donnant à l'esprit une sorte d'oppression et d'angoisse ;

dans *Jours de colère*, autodafé d'une sorcière au début du *Chemin du ciel*... Il faut dire que l'art scandinave est hanté par le feu, et qu'elles vous poignent, ces images, où tout l'écran est plein des flammes noires et blanches d'un brasier dont le vacarme étincelant semble la plainte grondante d'une bête. Oui, le feu craque, grogne, renifle et geint

rent de toute une vie physique et païenne qui les emporte dans une symphonie où l'on ne distingue plus la foi du beau délires des sens.

**B**IEN sûr, il faut de tout pour faire un art.

Quand les *Vert Pâturages* nous montrent enfer et paradis selon la vision des nègres, quand *Le Chemin du ciel* nous propose Dieu le Père en jaquette, chapeau haut de forme et le nez chaussé de bésicles, quand Mast arrive à la cour du roi Salomon et pique une gigue endiablée avec la reine de Saba, quand Satan vêtu en cocher le conduit aux enfers dans une vieille calèche dont la lanterne troue la nuit brumeuse, quand Mast, après bien des aventures, retrouve sa belle au ciel qui n'est autre que le champ fleuri de sa maison, quand la Nativité, l'Adoration des bergers nous sont offerts comme de simples images, restituant la naïveté des peintres primitifs, nous n'avons pas à craindre, en vérité, d'être conquis par le mystère ! Toute cette féerie nous cause un plaisir d'art. Le cinéma nordique n'a point fini de puiser dans ses légendes : il s'en tire avec charme et humour.

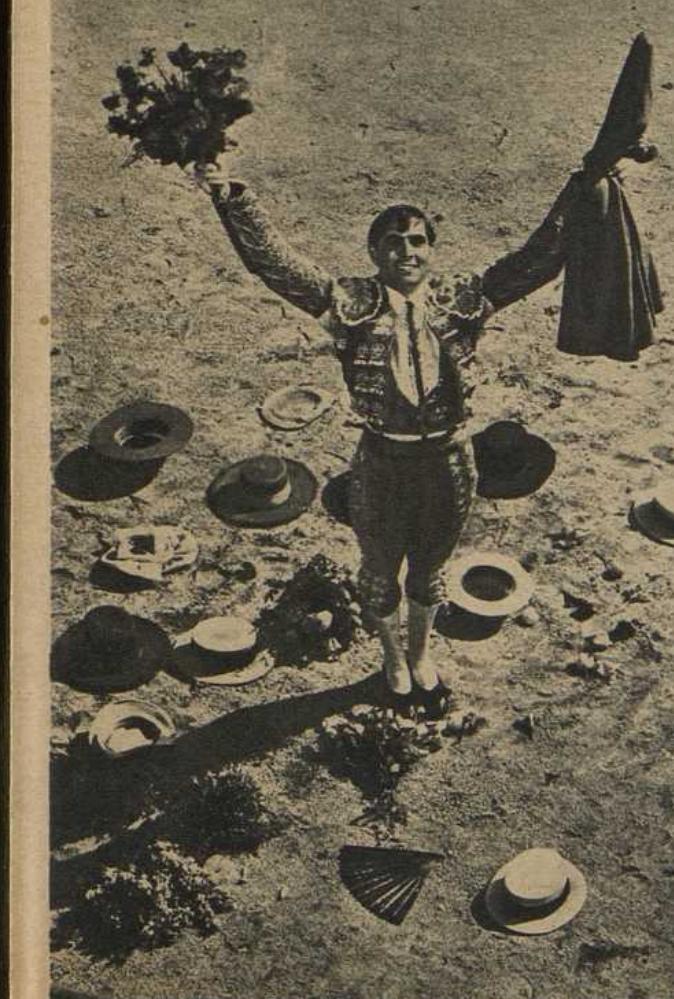
Seulement, quand la légende veut se moderniser par trop et nous faire croire à la réalité du miracle, on voit comme dans *Ordet* un jeune pasteur devenu fou ressusciter une morte que les soins d'un docteur n'avaient pas pu sauver. Le fou a le beau rôle, le docteur est à dessein ridicule... Personnellement, nous préférions les médecins aux aliénés.

**E**T si nous pouvons admirer les mystiques quand ils restent dans la légende et le poème, pour le prêche, nous préférions Charlie Chaplin dans *Le Pèlerin* !

G. A.



UNE IMAGE SIMPLE ET BELLE DU « CHEMIN DU CIEL » : LES BERGERS SUR LA ROUTE DE BETHLEHEM



### Linda Darnell, la femme du beau toréador

Hôtel pour femmes, Le Signe de Zoro et C'est arrivé demain nous ont révélé cette piquante jeune femme brune du nom de Linda Darnell. Dans son Texas natal, Linda-Monet-Eloyse Darnell, fille d'un employé des postes, rêvait de faire du cinéma. Lorsqu'elle fut qu'un chercheur de talents hollywoodien était de passage à Dallas, elle alla le trouver... et les mois passèrent. Mais le 7 février 1938, à 15 heures 30, elle recevait un télégramme de Californie. Et depuis, cette jeune femme qui aime la salade et les mets épices a tourné film sur film — une vingtaine au total — dont la seconde version d'*Arènes sanglantes*, où Tyrone Power (à gauche) reprend le rôle du beau toréador, tenu jadis par l'illustre Rudolph Valentino.



# Mon nez et moi

## OU MES DÉBUTS D'ACTEUR

EN somme, vous me demandez mes impressions de débutant dans le bel art de « faire du cinéma » ? Mais comment donc, je vous en prie, après vous, bien honoré, je n'en ferai rien, je suis confus, c'est moi qui vous remercie...

D'abord, donc, que vous sachiez où et quand s'est produit cet événement considérable. Au moins de novembre dernier, à Colomb-Béchar. Le souci de la vérité m'oblige toutefois à cette précision : ce n'est pas dans le seul but de me faire interpréter le rôle du capitaine Arnoux que le producteur de *Torrents* m'a emmené dans le Sud algérien — à Colomb-Béchar puis à Taghit et Beni-Abbès. Je devais y aller en tout cas, en ma qualité de scénariste du film. Alors, n'est-ce pas, on s'est dit que, puisque j'étais là et qu'il était indispensable que ledit capitaine Arnoux fût vu en « extérieurs »... Bref, vous m'avez compris. N'en exigez quand même pas trop de mon amour-propre.

Le capitaine Arnoux, c'est un officier saharien, chef de poste à Takouda. Ne cherchez pas la ville de Takouda sur la carte. Elle

par Robert de THOMASSON

Grand reporter, critique de cinéma, chroniqueur judiciaire, notre confrère Robert de Thomasson vient de faire de doubles débuts au cinéma. Comme scénariste d'abord, puisqu'il est l'auteur de l'adaptation de *Torrents*, film que réalise actuellement Serge de Poligny. Comme acteur ensuite, puisqu'il interprète lui-même, aux côtés de Renée Faure et de Georges Marchal, l'un des rôles de cette histoire. Nous lui avons demandé de nous écrire ses impressions :

n'est qu'un produit de notre imagination. Nous l'avons fabriqué à l'aide de matières premières empruntées à Colomb-Béchar, à Taghit et à Beni-Abbès.

Le cadre de mes débuts, ce fut l'aérodrome de Colomb-Béchar. Un tel jour ne pouvait pas se passer, c'est évident, sans que se produisent quelque chose d'extraordinaire insolite. Les bronzes ne se mirrent pas à suer et les brebis à parler, ainsi qu'il est décrit dans Virgile à l'occasion d'un bouleversement analogue, pour cette excellente raison qu'il n'y avait, à l'horizon, ni bronzes ni brebis. Mais il ne faisait pas beau. Ce fut la seule fois de notre séjour que des nuages obscurcirent

le ciel ! Prêt à tourner à 6 heures du matin, c'est seulement à trois heures de l'après-midi que je pus confier à la caméra de quoi récompenser bientôt l'attente d'un monde fébrilement impatient...

Suspendus à la bonne volonté du soleil, Renée Faure et moi, installés dans le camion du son, occupions nos loisirs, papier et crayon en main, à jouer aux « morpions » — sauf votre respect — ou autres jeux d'esprit. De temps en temps, j'allais aux nouvelles. D'un air faussement dégoûté, je demandais à Serge de Poligny, notre metteur en scène, ou à René Gaveau, le chef opérateur, si, oui ou non, on allait pouvoir « faire quelque chose » aujourd'hui...

★

Car, je peux bien vous le dire maintenant, je mentais. Il ne m'aurait pas déplu, loin de là, que ce numéro inscrit au programme fût reporté à une date ultérieure. D'une part, contrairement à l'apparence que je m'efforçais de donner, j'étais assez ému par la perspective de cette initiation. Mais il y avait encore autre chose. Quelques jours auparavant, à Beni-Ounif, en sortant d'un restaurant, je m'étais cogné le nez contre une branche de datte (il n'y a pas de quoi rire : ça peut arriver à tout le monde). Or — c'est très vite qu'on devient cabot — je redoutais fort que l'éccymose qui en était résultée ne nuisît considérablement à la photographie naturelle de mon appendice nasal. L'indication de P.G. figurant dans le découpage — P.G. signifie que la scène sera tournée en « plan général », c'est-à-dire de relativement loin — ne suffisait pas à me rassurer. Trois ou quatre fois, sans avoir l'air de rien, j'avais attaqué Poligny et Gaveau : « Bien sûr, ça n'a pas une grande importance... Pourtant, n'est-ce pas, ce serait peut-être quand même embêtant que « ça » se vote... Vous comprenez, à cause du « raccord » en studio, à Paris... » Pour toute réponse, ils se contentaient de me regarder en souriant gentiment. Ils s'imaginaient, ma parole, que je plaisantais. Dieu sait pourtant que ce n'était pas le cas.

Enfin, le soleil ayant eu l'inclémence de ne pas rester incrémente, l'heure de l'inévitables ariva. Voici ce que j'avais à faire.

Je devais accompagner, de l'avion à sa voiture, un Caid de mes relations, puis, ayant pris congé de lui, parcourir une quinzaine de mètres, et aborder Renée Faure — une élégante et jolie femme, dont la venue à Takouda ne pouvait passer inaperçue à mes yeux, et qui paraissait toute désenravée au milieu des indigènes — pour lui offrir mes services en ces termes : « Mademoiselle, si cela peut vous être utile, je me ferai un plaisir de vous conduire dans

ma voiture... Permettez-moi de me présenter : capitaine Arnoux, chef de poste à Takouda. »

Vous préférez avoir connaissance, dans le répertoire classique, ou même dans le moderne, de morceaux sensiblement plus difficiles à interpréter ? D'accord, je n'en disconviens pas. Pourtant, n'oubliez pas ceci. J'avais à faire face aux difficultés suivantes : 1<sup>e</sup> l'une de mes sandales « Touareg » menagait à tout instant d'abandonner mon pied ; 2<sup>e</sup> nonobstant ce handicap, il me fallait marcher vite, car, décrétait Poligny, cette scène ne devait pas traîner (c'est bien connu, on s'efforce toujours d'étouffer les jeunes talents) ; 3<sup>e</sup> il me fallait aborder Renée Faure à un endroit très précis, déterminé par le caméraman Ribault, et désigné par un caillou (or, des cailloux, il n'y a que ça, dans le désert) ; 4<sup>e</sup> ne pas oublier non plus mon texte et prononcer, par exemple, « bigoudi » au lieu de « Takouda » ; 5<sup>e</sup> songer à parler plus fort, pour répondre aux exigences de Petit-Jean, l'ingénieur du son, qui n'a vait pas été satisfait des premières répétitions. Le tout en affichant une allure dégagée, mariale, désinvolte et naturelle...

En vérité, je vous le dis, nous sommes tous, tant que nous sommes, beaucoup trop exigeants à l'égard des acteurs. Car je sais maintenant qu'ils ont des écorchures au nez et des ampoules au pied, et qu'ils ont à vaincre mille éléments contraires...

★

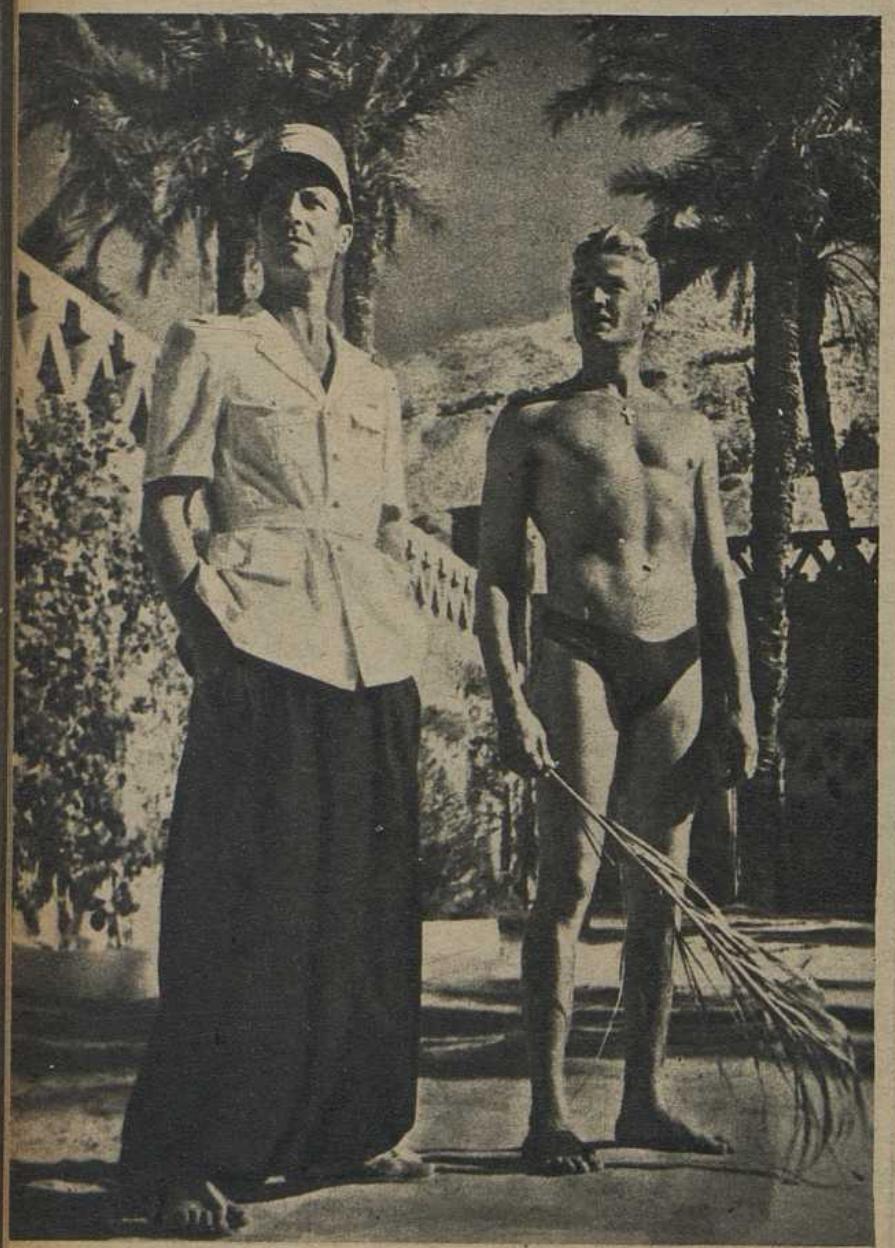
C'est la semaine dernière que j'ai fait mes débuts au studio. Dans une scène avec Georges Marchal, cette fois assez dramatique, et au cours de laquelle je n'avais pas à donner, s'il vous plaît, moins de six répliques. Georges Marchal était pour moi, je dois le dire, un véritable père. Il m'a fait répéter, m'a donné des conseils, des indications, m'a soutenu de la voix et du geste. Au premier « Silence, on tourne, moteur » il s'est produit un



La résidence du chef de poste à Beni-Abbès : R. de Thomasson et Hélène Vita dévisent. Devant eux : le désert...



LES DÉBUTS DE R. DE THOMASSON AUPRÈS DE R. FAURE : Permettez-moi de me présenter : capitaine Arnoux...



R. de Thomasson reste fidèle à l'uniforme d'officier de spahis, mais Marchal a opté pour une tenue plus légère.

(Photos FORSTER.)

AVANT SON DÉPART POUR HOLLYWOOD

## YVES MONTAND

### mourra sur le ring du Vel d'Hiv

UN petit appartement meublé, quartier de la Madeleine. Dans la chambre, un piano toujours ouvert. Devant nous, un grand gars qui parle avec ses mains, de vastes mains qui tourbillonnent, se croisent, se plient, et vivent de leur vie singulière. Un grand gars qui rit d'un rire sain, et dont le visage est sillonné de rides, comme quelques-uns qui vécu trop vite. Un grand gars qui parle, qui aime parler avec un accent indéfinissable où se mêlent l'Italie, l'Espagne et l'Europe centrale, un grand gars qui anime cette petite chambre à l'humble tapiserie fleurie par ses chants, ses rires, son piano, et dont la conversation peut se résoudre à un étonnant numéro de mime, ponctué d'exclamations très brèves.

— Deux cafés pour les gars !

— Alors je lui ai dit : O. K. Warner, je signe.

C'est ce qu'a dit Yves Montand à Jack Warner, le producteur américain, et c'est la scène de son engagement qu'il nous raconte.

Car, au mois de juillet, Yves Montand sera à Hollywood.

Il y quelques jours, Yves Montand se démaquillait après son tour de chant, dans sa loge de l'A.B.C. quand on lui annonça une visite : « Monsieur Jack Warner. » Le magnat américain avait vu dans l'après-midi *Les Portes de la Nuit*. Bouleversé par ce film, il fit immédiatement préparer un contrat au bas duquel, dans la soirée, Montand apposa sa signature : un contrat de quatre ans, avec droits de regard sur les scénarios qui laisse à Montand la possibilité, au bout d'un an et demi, de venir en France pour une durée de six mois. C'est la première fois depuis 1928, où il engagea Al Jolson, que Jack Warner signe lui-même un contrat. A part Maurice Chevalier, aucun artiste de music-hall français n'avait été enlevé par Hollywood.

Buvez votre café, les gars.

Son destin hors série n'était pourtant pas écrit dans la main d'Yves Livi, ce fils d'ouvriers italiens, né à Venise en 1921. Deux ans plus tard la famille Livi s'installait dans un faubourg populeux de Marseille et devenait française. Le 8 de l'impasse des Muriers, l'école communale de la Cabucelle, les docks du cap Pinède, c'est toute son enfance. À douze ans, il travaille déjà; il aide sa sœur Lydia qui tient un petit magasin de coiffure. Tous les samedis et tous les dimanches, il les passe en compagnie de Mickey Mouse, de Donald Duck, de Victor Mac Laglen et d'Edward Robinson dans les cinémas de la Canebière. Et les premiers tours de chant qu'il donne à cette époque dans les bals de banlieue se réduisent à quelques imitations des dessins animés, de Chevalier ou de Fernandel.

Mais ce grand garçon de 1 m. 85 étouffe dans un salon de coiffure : il préfère vivre à l'air libre, travailler sur les quais de la Joliette ou aux Chantiers de Provence. A dix-huit ans, il tente la grande aventure, il affronte le « féroce » public de l'*Alcazar* de Marseille et le miracle se produit : tout de suite, ce public bruyant adopte sa veste à gros carreaux marron, ses mains de boxeur, sa vitalité toute neuve. Il change de nom et se consacre au music-hall. En six mois, Yves Montand lance *Dans les plaines du Far-West* et sa renommée se répand dans le sud de la France. Par son travail, par sa volonté, il progresse. Il essaie de perdre son accent méridional en parlant au téléphone, un crayon entre les dents. En 1944, ses débuts à l'A.B.C. de Paris sont un tournant décisif de sa carrière. L'accueil froid du public parisien l'oblige à modifier sa silhouette. Il abandonne sa veste trop longue. Il s'humanise.

La suite est plus connue : la rencontre avec Edith Piaf, les conseils de celle-ci, les tournées dans toute la France, la création du *Gilet rayé* et de *Ce monsieur là*, son apparition au cinéma dans *Étoile sans lumière* et sa consécration à l'automne 1945 à l'*Étoile*. Yves Montand est devenu un grand nom du music-hall : ouvrier de *La grande cité*, il chante au rythme du monde d'aujourd'hui, l'espoir qui balaye les peines de chaque jour.

— Mais buvez donc votre café, les gars !

Et sa création dans *Les Portes de la nuit*, pourtant fort discutée par certains, lui vaut aujourd'hui, non seulement d'être engagé par Hollywood mais de tourner avant son départ *L'Idole*. L'auteur du *Bataillon du ciel*, Alexandre Esway, réalisera ce film d'après un scénario original de Marcel Rivet, dialogué par Louis Chavance.

C'est l'histoire d'un homme naïf et simple dont un manager sans scrupules, Albert Préjean, fera, à la suite d'une série de matches truqués, un champion de boxe et l'idole des foules. Le jour du championnat du monde, il comprend qu'on s'est joué de lui, mais il lutte de toutes ses forces et s'écroule k.o. au dernier round. Sa vie n'a désormais plus de sens : pas d'autre solution que le suicide.

Pendant un mois et demi, Montand, conseillé par son ami Marcel Cerdan, s'entraînera avec le champion Victor Butin. C'est la première fois que des hommes de cinéma écrivent pour lui, et il y a toutes les chances pour qu'Yves Montand, dans ce rôle à sa taille, exprime, comme au music-hall, le dynamisme, la spontanéité, la calme violence qu'il porte en lui.

— Vous n'avez pas bu votre café, les gars ?

C'est vrai, nous avions oublié de boire notre café... Alors, on l'a bu. Il était bon.

Et puis, on s'est retrouvé dans la rue et il nous a semblé qu'on venait de voir plusieurs films.

R.M. THEROND ET TACHELLA.

# ALICE AU PAYS DES MARIONNETTES



CETTE MARIONNETTE QUE LE HASARD A FAIT RESSEMBLER A YVES MONTAND, EST JUCHÉE SUR L'ÉPAULE DE FLORENCE BUNIN, FEMME DU SCULPTEUR CINÉASTE



BEAUCOUP DE DANSEUSES DE FRENCH-CANCAN VOUDRAIENT BIEN AVOIR LE SEX-APPEAL DE CES TROIS ÉTOILES DU PROLOGUE DES "ZIEGFELD FOLIES 46"



BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI : CETTE ORIENTALE PIN-UP DE CIRE COUVERTE DE JOYAUX OFFRE EN SOURIANTE SES LÈVRES AU PINCEAU TREMPÉ DANS LE CARMIN



"Je suis née. Maintenant faites-moi belle"

**V**OUS souvenez-vous de ce dessin qui fait partie de la ravissante « Gréation du monde » de Jean Effel et où l'on voit un ange fabriquer un cerf avec de la pâte puisée dans un seau de « chair à modeler » ?

Or, il y a quelques jours, le bruit se répandait qu'un statuaire américain Lou Bunin, élève de Bourdelle, avait mis au point, après dix ans de recherches, une merveilleuse « chair à modeler », grâce à quoi les marionnettes qui voulaient faire du cinéma disposeraient d'une gamme infinie d'expressions. On ajoutait qu'un Français, retour d'Hollywood, Henri Aisner, attendait l'arrivée d'une escouade de techniciens que renforcerait des spécialistes et artistes de chez nous pour transposer à l'écran la charmante histoire anglaise d'Alice au Pays des Merveilles. On disait encore que si la petite Alice serait une vraie « petite fille », elle n'aurait pour partenaires que des poupées d'une trentaine de centimètres de haut.

Un nouveau trucage, fondé sur les propriétés des rayons infra-rouges permettrait à la réalité de se joindre sur la toile blanche à l'illusion, à Alice d'être à l'échelle des poupées...

On savait également que le film devrait ses couleurs au procédé « Agfacolor-Ansco », qu'il comprendrait deux versions (une anglaise et une française) et serait produit en coopération franco-américaine.

A dire vrai, en règle générale, les films de marionnettes déçoivent. Au contraire du dessin animé qui vous entraîne sans mal dans le plus féérique des mondes, la poupée faite automatique par la grâce du cinéma garde de son état de poupée quelque chose de

figé, de maladroit au point que ses ébats en deviennent pénibles à voir.

— Je le sais bien, intervient Henri Aisner, mais si l'on veut mêler la féerie pure au réel, la solution proposée par les marionnettes est seule acceptable. Le dessin animé, avec ses deux dimensions, ne saurait s'insérer harmonieusement dans un monde qui en compte trois.

Il ajoute :

En ce qui concerne les ressources d'animation offertes au réalisateur par les marionnettes fabriquées selon le procédé de Lou Bunin, pour en juger, le mieux est que vous assistiez à une projection de quelques-unes des bandes tournées par lui...

CES bandes sont au nombre de trois. Trois étapes d'une mise au point. La première — publicitaire — a été tournée en 1937 pour être présentée à la foire mondiale de New-York. La seconde a deux ans : il s'agit du prologue des « Ziegfeld Folies 1946 ». Comparé à ce que nous avons pu voir à parcellé époque, et même depuis, la première, déjà, se signale pour une aisance dans le mouvement à laquelle les marionnettes ne nous ont pas encore habitués.

Mais, tandis que se déroule la seconde, Aisner commente :

— J'attire votre attention sur le lion : les séquences où il paraît ont été tournées en dernier. Or, Bunin a perfectionné son système au cours des prises de vues...

Mais c'est maintenant le lion qui parle. Le lion et non l'acteur anonyme qui lui a prêté sa voix dans un studio de post-synchronisation. Pauvre acteur anonyme : on l'oublie ici tout aussi facilement qu'on a

coutume d'oublier celui qui prête sa voix à Donald ou à Mickey. Pourquoi ne parlerait-il pas ce lion puisque aussi bien les muscles de sa mâchoire ont tant de souplesse, sa paupière clignante tant de malice ! Troisième bande : un remarquable essai d'une marionnette qui ressemble étrangement à Yves Montand.

La lumière revient. La conversation avec Henri Aisner reprend. Son séjour aux Etats-Unis a valu à notre compatriote un complet de beau lainage, une pointe d'accent et l'habitude de dire « puppets » pour « marionnettes ». Instruit à l'école de Hollywood, il a eu la sagesse de la quitter sans attendre qu'elle ne le déforme après l'avoir formé.

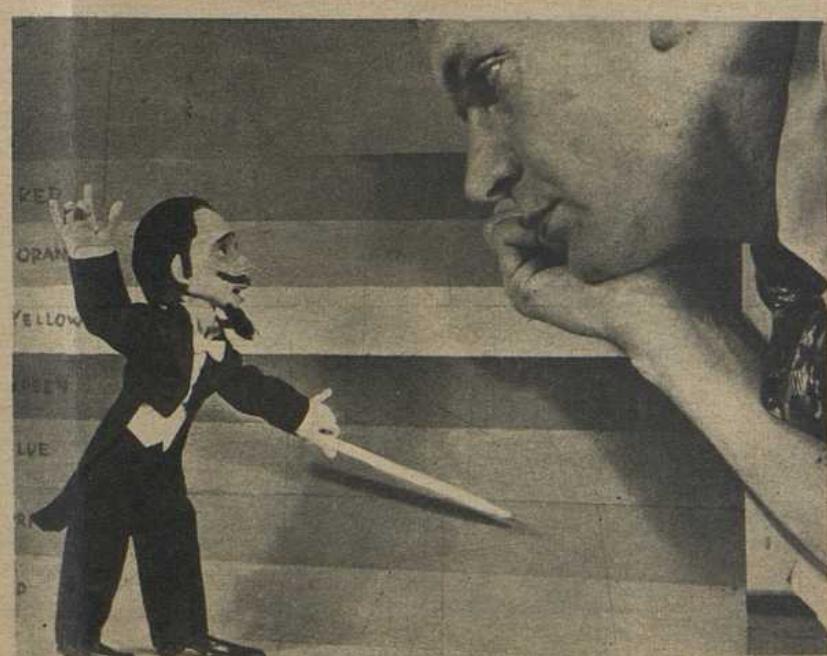
— J'y ai appris la technique... Les techniques plus tôt : celle de la caméra et celle de l'organisation au travail. J'ai compris de quels moyens disposait l'art cinématographique. Mais le drame là-bas est qu'à force de penser au perfectionnement des moyens, on finit par oublier l'art pour le service duquel on les a primiment conçus. C'est pour cette raison que Alice au Pays des Merveilles sera réalisée en France.

— Avec les poupées de Lou Bunin ?

— Avec des poupées sculptées selon la méthode Lou Bunin par des artistes sur lesquels notre choix n'est pas encore arrêté. Trois scénaristes, un Américain, un Anglais et un Français collaboreront à l'établissement du « script » et je vais partir pour Londres à la recherche de l'Alice idéale... J'espère que vous pourrez dans un an, faire sa connaissance sur l'écran. Le délai est d'importance mais, dame, il y a du travail...

Certes : mais au cinéma la magie aussi est une longue patience...

François TIMMORY.



Lou Bunin discute avec un de ses enfants, chef d'orchestre

**TORTILLA FLAT****Une trahison... pleine d'intérêt**

toute forme de travail, soit inextinguible, amours élémentaires et sans lendemain.

Les chapitres de ce récit constituent essentiellement des épisodes juxtaposés, sans liens entre eux, l'unité d'action ne pouvant donc être obtenue sans un travail important d'adaptation.

En fait, la plupart des scènes où se retrouvent ces chevaliers de la table ronde, vagabonds, comme les définit Steinbeck, prennent, grâce aux dialogues directement tirés du livre, un relief certain. Ce sont bien les « paisanos », avec leur mélange d'astuce et de naïveté, de calcul et de gémérité et leur immense paresse.

Mais, rapidement, l'intérêt se déplace de la maison et des amis sur l'aventure personnelle de Danny et se dilue dans une intrigue amoureuse qui compromet singulièrement la suite du récit.

Hedy Lamarr est sans rapports avec le personnage du livre, sauf sur un point : elle est sait se rendre désirables.

On peut regretter la rareté des extérieurs, la platitude des décors trop nombreux et le curieux manque de mobilité et de recul de la caméra. Mais des refrains qui vous restent dans la mémoire ont été intercalés dans le film avec intelligence.

« Si j'avais su qu'on ritrait des « paisanos » comme de bêtes curieuses, je n'aurais jamais écrit ce livre », écrit encore Steinbeck. « Si je leur ai ri en racontant leurs histoires, je le regrette. Cela ne m'arrivera plus. » Il n'a pas moins permis, quelques années plus tard, la réalisation du film.

*Tortilla Flat* est une œuvre intéressante qu'on ne saurait comparer à *Mice and Men*. Mais ce n'est qu'avec *Grapes of Wrath*, de John Ford, qu'on pourra vraiment retrouver Steinbeck au cinéma.

Henri ROBILLOT.

UN DES PAISANOS DE « TORTILLA FLAT » : SPENCER TRACY.

Film américain, v. o., sous-titrée. Scénario : John Lee Mahin et Benjamin Glazer, d'après la nouvelle de Steinbeck. Réalisation : Victor Fleming. Interprétation : Spencer Tracy, John Garfield, Akim Tamiroff, Hedy Lamarr, John Qualen, Frank Morgan, Alan Jenkins. Production : Metro-Goldwyn-Mayer. 1942.

Ceci est l'histoire de Danny, de sa maison et de ses amis, écrit Steinbeck dans la préface de *Tortilla Flat*. « Elle dit comment leur association devint harmonieuse et sage ; elle raconte leurs aventures, leurs entreprises et le bien qu'ils firent. Elle montre enfin comment le charme fut rompu et comment ils se dispersèrent. »

Les « paisanos » qui vivent à *Tortilla Flat*, au-dessus de Montereys sur les bords du Pacifique, ont une vie merveilleusement simple : aversion très pure pour



« JACK L'EVENTREUR » : LAIRD CREGAR CERNE PAR LA POLICE. EN MEDAILLON : MERLE OBERON.

**TORTILLA FLAT****Une trahison... pleine d'intérêt**

Ainsi, l'humour, la truculence et le grommellement de certaines scènes, aussi bien rendus qu'ils soient par Victor Fleming, ne peuvent que partiellement excuser la pusillanimité du scénario.

Steinbeck, qui a décrit les « paisanos » avec tendresse, s'est bien gardé de prendre parti. « J'ai écrit ces histoires parce qu'elles étaient vraies et qu'elles me plaisaient », précise-t-il. Il n'en a été que plus déformé.

L'interprétation est généralement très bonne. Si John Garfield (Danny) est trop américain, Akim Tamiroff est très « paisano » ; Spencer Tracy, Pilon retors et sentencieux, joue parfois trop ouvertement pour le public ; Frank Morgan a outré le mysticisme de *Pirate*, mais fait une remarquable création.

En fait, la plupart des scènes où se retrouvent ces chevaliers de la table ronde, vagabonds, comme les définit Steinbeck, prennent, grâce aux dialogues directement tirés du livre, un relief certain. Ce sont bien les « paisanos », avec leur mélange d'astuce et de naïveté, de calcul et de gémérité et leur immense paresse.

Mais, rapidement, l'intérêt se déplace de la maison et des amis sur l'aventure personnelle de Danny et se dilue dans une intrigue amoureuse qui compromet singulièrement la suite du récit.

Sweets Ramirez n'était qu'un incident dans la vie de Danny ; elle deviendra son unique préoccupation.

On peut regretter la rareté des extérieurs, la platitude des décors trop nombreux et le curieux manque de mobilité et de recul de la caméra. Mais des refrains qui vous restent dans la mémoire ont été intercalés dans le film avec intelligence.

« Si j'avais su qu'on ritrait des « paisanos » comme de bêtes curieuses, je n'aurais jamais écrit ce livre », écrit encore Steinbeck.

« Si je leur ai ri en racontant leurs histoires, je le regrette. Cela ne m'arrivera plus. » Il n'a pas moins permis, quelques années plus tard, la réalisation du film.

*Tortilla Flat* est une œuvre intéressante qu'on ne saurait comparer à *Mice and Men*. Mais ce n'est qu'avec *Grapes of Wrath*, de John Ford, qu'on pourra vraiment retrouver Steinbeck au cinéma.

Henri ROBILLOT.



« Terroristes » : un interrogatoire

**TERRORISTES****Sans aucune valeur**

La Belgique nous avait déjà envoyé, depuis la libération, deux films sur la résistance, « Soldats sans uniforme » et « Baraque n° 1 », films qui se signalent par leur excessive médiocrité. Il en est, hélas ! de même en ce qui concerne « Terroristes ».

J'ignore quels sont les mobiles des auteurs de ce film et ce qui les a poussés à faire avec la résistance du mauvais cinéroman. J'ignore si leurs intentions sont pures ou s'ils ne

Film belge. Réalisation : Jean Gatti. Interprétation : Marcel Josz, Germaine Lacroix, André Daufel.

sont que de tristes épiciers de la caméra. Peu importe, après tout, puisque le résultat est là, résultat assez effrayant par sa platitude. Ce récit languissant qui ne réussit pas un seul instant à « prendre » le spectateur et à lui faire croire à la vie et à la mort, a pour thème les actions d'un groupe de maquisards dans les Ardennes. Il était difficile d'arriver à faire quelque chose d'autant conventionnel avec tel sujet, mais les auteurs ont réussi cette gageure, grâce à une médiocrité presque alarmante qui enveloppe l'œuvre tout entière : médiocrité du scénario, médiocrité de la technique, médiocrité de l'interprétation.

Il me semble, à la fois, inutile et cruel d'énumérer les défauts de cette bande et de l'accabler davantage. Mais on se demande pourquoi des distributeurs français exploitent ce film sur notre territoire... Nos écrans, envahis par la production étrangère, n'ont guère besoin de ces « ersatz » de film.

D'autre part, le cinéma belge devrait comprendre qu'il n'a rien à gagner en exportant des « Baraque n° 1 » ou des « Terroristes » ; en le faisant, il risque, non seulement de dégoûter à jamais le public français du film belge, mais aussi, ce qui est plus grave, de ternir aux yeux du monde l'héroïque résistance de la Belgique.

TACCHELLA.

**JACK**

**Un bon divertissement policier**

ton plausible et assez lent, dans une atmosphère envoûtante, où se marient le mystère et le quotidien, qui rappelle celle du *Moucharabieh*, et où le Londres de l'époque, autant qu'un décor minutieusement et admirablement reconstitué, fournit souvent le principal personnage. L'exotisme social et la vérité des personnages appellent peu de réserves. La construction est bonne, du moins jusqu'aux dernières images, et sans surcharge d'épisodes gratuits. La tension est constante, sans appeler à l'hystérie (par exemple, nous ne voyons aucun crime). Les décors, et surtout l'éclairage, sont au-dessus de tout éloge. L'interprétation est convaincante.

D'où vient donc notre déconvenue finale ? Assez longtemps, j'ai espéré un grand film, sinon un film important — un film mémorable et réussi, encore qu'il n'eût pas ouvert une voie nouvelle. Nous n'avons finalement qu'un bon divertissement policier. Pourquoi ? Il y a d'abord qu'introduire le loup dans la bergerie, et faire comprendre au spectateur, par le jeu appuyé, trop appuyé, de George Sanders, que Jack l'éventreur, naturellement, c'est le locataire, c'est aussi et par là même accepter de nous montrer une famille et surtout une jeune fille, un peu bien ridiculement naïves, qui n'ont de soupçons que dans les dernières séquences. Cette gageure est toutefois bien défendue.

Un bon film, au total, du germano-américain John Brahm, mais qui ne tient pas ses promesses et qui est trahi par son scénario.

Jean QUEVAL.

**SIX HEURES A PERDRE****Non, même si vous en avez le temps...**

Film français. Scénario et réalisation : Alex Joffé et Jean Levitte. Interprétation : André Luguet, Denise Grey, Pierre Larquey, Paulette Dubost, Dany Robin, Jacqueline Pierreux, J.-J. Delbo, Robert Seller, Henri Vilbert. Chef-opérateur : Pierre Montazet. Chef-opérateur du son : Carrouet. Décor : Guy de Gastine. Musique : Henri Dutilleux. Production : Pathé-Cinéma. 1946.

ville qui cède le pas à la comédie sentimentale. Puis au drame. Car il n'y a pas de justice en ce bas monde. Tandis qu'il va prendre son train, le cher imposteur est tué. Ce lui apprendra à se faire passer pour un ambassadeur dont la police, justement, n'était pas contente ! Et c'est bien, je crois, la première fois qu'un quiproquo d'opérette aboutit à la mort du personnage sympathique. Sans raison. Parce qu'il faut bien une fin et que MM. Alex Joffé et Jean Levitte n'ont pas su en trouver une autre.

Et rien, hélas ! ne rachète ce pauvre scénario, bâti pourtant sur une bonne idée. Le dialogue est plat, oiseux. Le rythme du récit, trop lent. Le décor, d'un luxe grotesque. Les éclairages, puerils. La musique, inexistante ; ou plutôt elle ne manifeste sa présence que par l'incroyable médiocrité de son enregistrement.

Seuls, quelques interprètes tentent de tirer leur épingle de ce triste jeu : André Luguet, Jean-Jacques Delbo, Larquey, et deux de nos « jeunes espoirs », qui n'avaient vraiment pas mérité d'être embarquées sur cette galère : Dany Robin et Jacqueline Pierreux. Toutefois, celles-ci a grand peine à ne pas rire de son rôle d'aventurière tragique !

Mais il s'avère que le voyageur est beaucoup moins un imposteur qu'un bon pasteur. La famille de Witt se désagrège : la maîtresse de maison est devenue la maîtresse d'un pianiste parasite, la soubrette trompe son mari le vallet de chambre, les fils se battent et la fille veut se tuer. En trois coups de cuillère à pot et, naturellement, en moins de six heures, le généreux imposteur remet tout en place. C'en est fini du vaude-

Jean THEVENOT.

Vallure sérieuse vaut d'être mentionnée.

★ LES SPECTATEURS BRITANNIQUES vont désormais être renseignés par l'écran sur les multiples aspects de la vie en France. Cela grâce aux Actualités Françaises qui vont régulièrement composer à leur intention une bobine (sous-titrée en anglais) réunissant les sujets les plus significatifs. Une première bande a déjà été envoyée, qui est projetée dans douze salles spécialisées dans la presse filmée, dont deux établissements londoniens. Pour l'instant, cette version, destinée à la Grande-Bretagne, revêt un caractère mensuel. Mais il n'est pas exclu qu'elle soit hebdomadaire dans un proche avenir. Il convient d'applaudir à cette initiative qui associe efficacement le cinéma à notre propagande nationale. Mais peut-être ignorez-vous que les Actualités Françaises sont télévisées sur l'ensemble du territoire des Etats-Unis et que des versions sont envoyées chaque semaine dans une vingtaine de pays ? C'est ainsi que le film qui sort à Paris le jeudi est projeté dès le lundi au Caire.

Raymond BARKAN.

★ CLAIR, qui cherche à introduire un peu de dynamisme dans la mise en page de ses

DANS DES MONTAGES dont les éléments ont été puissés à la même source, les Actualités Françaises et Pathé nous ont présenté, sur les combats qui viennent de ravager Hanoi, des images dont la durate, la sécheresse, la précision tragique appellent la comparaison avec les documents les plus terribles enregistrés durant la récente guerre mondiale. L'un des passages est d'une intensité dramatique particulièrement saisissante : un blessé, dont la caméra nous montre en gros plan le visage atrocement maculé de sang, a été allongé par deux sauveteurs sur la plate-forme d'un camion. Mais voici qu'un de ces deux soldats est attentif à son tour par une balle, et le plan suivant nous découvre son cadavre. On ne peut dénier à Georges Méliès, l'opérateur, à qui l'on doit ces instantanés, une dose certaine de courage. Ces images exprimaient avec suffisamment d'intensité la gravité du drame indochinois : mais les épithètes insidieuses des commentaires étaient-elles absolument opportunes ?

★ LA NOUVELLE BANDE d'actualités, Métro-Journal (éditée par la Metro-Goldwyn-Mayer) — dont la parution porte à six le nombre de nos journaux filmés, et sur la valeur de laquelle il serait encore prémature d'émettre une opinion définitive, a manifesté son intérêt pour les problèmes industriels et agricoles confrontant notre pays par un montage de style fort classique, mais dont

jeunes sportifs, ne nous ayant pas montré le retentissant match gagné par Oerdan en Amérique ? Il ne s'agit nullement d'un « oubli », mais de l'application d'une mesure légale en vigueur aux U.S.A. qui a privé le cinéma de la possibilité de consigner sur la pellicule les phases de cette grande compétition pugilistique.

★ ECLAIR, qui cherche à intro-

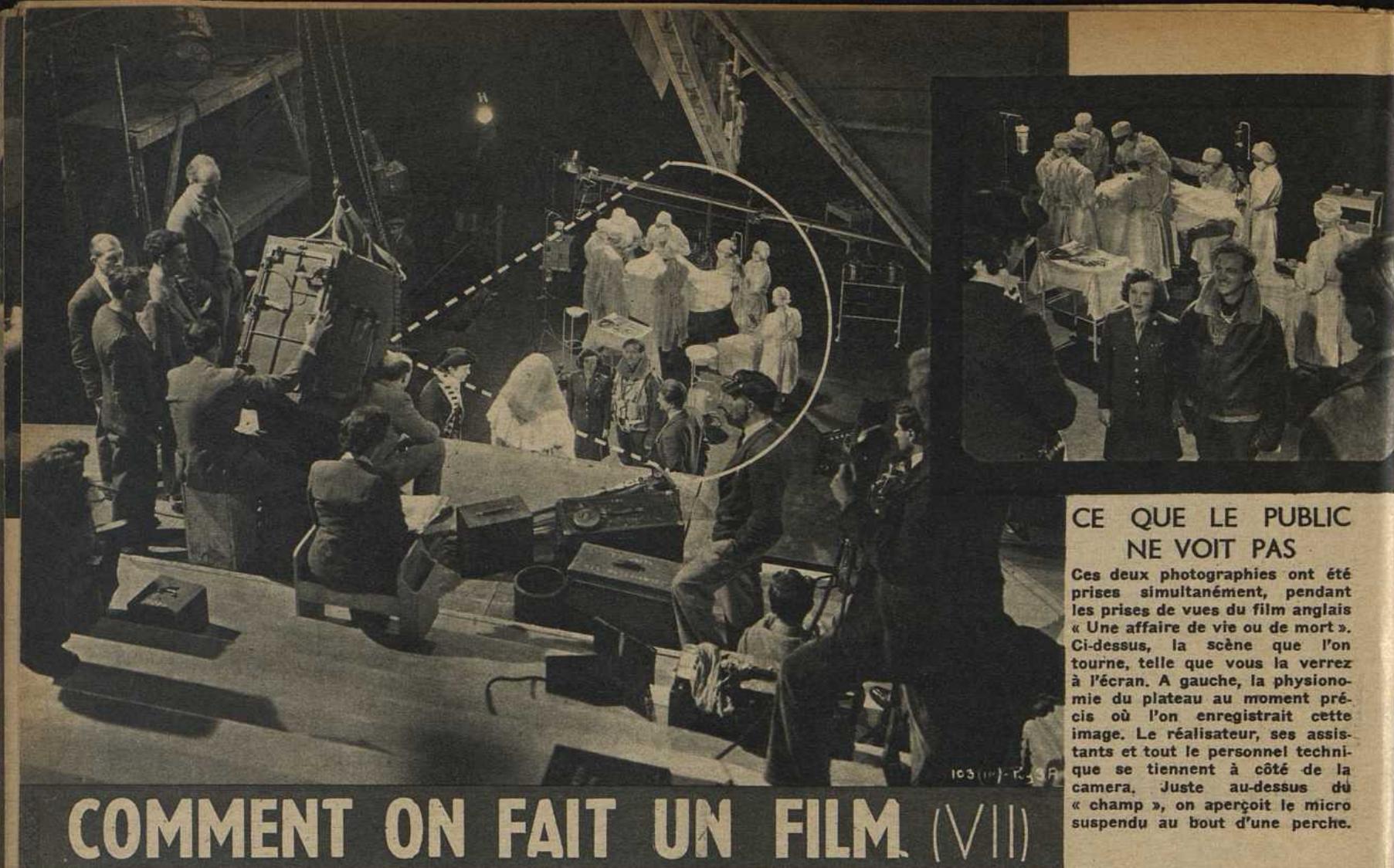
duire un peu de dynamisme

dans la mise en page de ses

style fort classique, mais dont

Raymond BARKAN.

Raymond BARKAN.



## COMMENT ON FAIT UN FILM (VII)

### “L’ÉQUIPE” SUR LE PLATEAU

**N**OUS voici parvenus au terme de la première partie de notre enquête. La phase préparatoire de la création du film est terminée. La phase du « tournage » ou de la « réalisation » commence.

Il n’aura pas fallu moins de six chapitres pour décrire les diverses activités qui ont précédé le moment où le premier tour de manivelle est donné. Jusqu’à présent les travaux auxquels nous nous sommes intéressés s’élaborent dans le bureau du producteur ou du scénariste, dans l’atelier du décorateur ou du costumier. A peine avons-nous fait une timide incursion au studio pour y voir s’édifier les premiers décors ou pour y tourner quelques bouts d’essais de maquillage. Mais aucune scène n’a encore été tournée et des quinze à vingt mille mètres de pellicule dont seront extraits les deux mille cinq cents mètres du film définitif, pas un seul n’a encore été enregistré. Des mois se sont écoulés depuis le jour où le sujet du film a été choisi et la production entreprise.

Nous voici donc parvenus au jour J. Le réalisateur et son équipe sont à pied d’œuvre au studio.

#### L’accessoiriste, le régisseur

Sur le plateau, le décor est monté, les staf-feurs, les menuisiers, les charpentiers ont donné les derniers coups de rabot ou de pinceau. La veille encore, l’architecte décorateur qui a établi les plans et les maquettes du film est venu se rendre compte de la réalisation de ses données. Le tapissier et l’ensembliste ont posé les papiers et les tentures, et l’accessoiriste, enfin, a entreposé dans les magasins d’accessoires tous les objets demandés. Objets qu’il remettra à l’accessoiriste de plateau, le matin du tournage.

La veille au soir, le régisseur a affiché la feuille de service de la journée. Les convocations des petits rôles d’acteurs, les listes de figurants ont été transmises. Et c’est, le matin, la longue queue des postulants qui seront soigneusement triés selon leur type, leur mine, et la nécessité de la séquence à tourner.

Sur le plateau, un régisseur spécial, le régisseur de plateau, veillera à ce que le travail

s’exécute en bon ordre, à ce que rien ne manque : ni figurant, ni accessoire, ni le cheval sachant danser qu’on a loué pour la journée. Il surveillera les figurants et écoutera les avis, les remarques et les recommandations du directeur de production, qui, montre en main, hâte le travail de chacun et écrit les intérêts du producteur en suivant attentivement le travail de la mise en scène. Enfin, au moment de tourner, le régisseur commandera le silence sur le plateau, tandis que son second, le claman, fera enregistrer par la caméra et par le son, le nom du film, du metteur en scène, du producteur, le numéro du plan, s’il est sonore ou muet, et quel est l’éclairage : jour ou nuit.

Claque qui permettra la synchronisation du son et de l’image enregistrés sur deux pellicules différentes.

#### Le metteur en scène

##### et ses assistants

Premier jour de tournage. Sur le plateau même, l’équipe est réunie au grand complet. Autour de ce coordinateur, le chef d’orchestre qu’est un bon metteur en scène, chacun se presse, affirmant ses qualités d’intelligence, d’imagination, de savoir-faire et de précision.

Le metteur en scène est aidé directement par ses deux assistants, dont le second est plus exactement le garçon de courses du premier. L’assistant est sensé être le premier arrivant sur le plateau, celui sur qui le metteur en scène se repose entièrement de toutes les questions matérielles. Il a établi la veille, avec le régisseur, la feuille de service, et contrôle dès son arrivée si les accessoires sont en place, si les vedettes sont présentes, ainsi que les maquilleurs. Il jette un coup d’œil à la figuration qui, réunie dans des loges, se prépare à monter sur le plateau, discute avec le metteur en scène des cadraires et des raccords d’objets avec les autres plans, surveille la mise en place de la caméra et des mouvements de chariot. D’autre part, tandis que les éclairages se règlent et que les machinistes déplacent appareil et meubles, il fait manœuv-



### CE QUE LE PUBLIC NE VOIT PAS

Ces deux photographies ont été prises simultanément, pendant les prises de vues du film anglais « Une affaire de vie ou de mort ». Ci-dessous, la scène que l’on tourne, telle que vous la verrez à l’écran. A gauche, la physionomie du plateau au moment précis où l’on enregistrait cette image. Le réalisateur, ses assistants et tout le personnel technique qui se tiennent à côté de la caméra. Juste au-dessus du « champ », on aperçoit le micro suspendu au bout d’une perche.

son autre assistant, le percheman, tient le micro en se plaçant de la façon la plus satisfaisante possible pour permettre un enregistrement exact.

#### Le photographe, et la publicité

En dehors de l’équipe proprement dite isolés et errants sur le plateau, on rencontre encore le photographe, chargé par la production des photos de travail qui constitueront les archives du film et des photos de publicité. Tandis que le chargé des rapports avec la presse reçoit les journalistes et les pilotes à travers plateaux et décors, leur fournissant tous renseignements pouvant servir à la publicité du film.

#### Les acteurs et leurs satellites

Les vedettes, convoquées une heure environ avant d’être remises aux soins du metteur en scène, ont passé dans leurs loges, des mains du coiffeur dans celles du maquilleur pour finir enfin chez l’habilleuse qui est aussi la confidente et l’âme sour. Elles ont répété leur texte avec l’assistant, et moins que le metteur en scène préfère s’en charger lui-même et modeler dès l’origine cette pâte humaine. Enfin elles sont sur le plateau, la scène est réglée, les éclairages parachevés, l’accessoiriste masqué avec du mastix un reflet imposteur, la claque est prête, l’assistant et la script, crayon en main, chronomètre au côté, dans l’axe de l’appareil, attendent, le metteur en scène donne une dernière indication... On va tourner...

# “DÉBROUILLEZ-VOUS !” OU LE MÉTIER DU RÉGISEUR

par Georges MAHAUT

Artiste décorateur, Georges Mahaut débute au cinéma comme accessoiriste, puis devint régisseur-adjoint et régisseur général. Il a tourné récemment Désarrois, puis La femme en rouge, où il était premier assistant-régisseur ; il vient d’achever La Taverne du Poisson Couronné, en collaboration avec M. Pothy, également régisseur général depuis de longues années

Ce dépouillement lui permet d’établir, avec le directeur de production, le tableau de travail quotidien dont l’horaire et l’ordre doivent être, autant que possible, respectés.

Responsable, au moment où les acteurs sont engagés, des rôles secondaires et des acteurs de complément, le régisseur général doit posséder une liste complète de ces derniers et pouvoir choisir parmi eux les personnages ou les « silhouettes » du film.

Convoqués au bureau de la production, les acteurs y seront présentés au metteur en scène qui statuera en définitive.

Après avoir fixé les conditions d’engagement et établi les contrats, le régisseur général se chargera de leur faire parvenir leurs textes.

Le tournage est sur le point de commencer, l’équipe s’installe au studio.

Un problème se pose au régisseur qu’il ne pourra résoudre sans diplomatie : la répartition des loges (dans certains studios, on n’en trouve guère plus d’une ou deux confortablement aménagées) entre les vedettes. Il installera ensuite, posticheurs, maquilleurs et habilleuses.

Le tournage commence : c’est ici qu’intervient le plan de travail quotidien dont il a déjà été question. Convocation des vedettes, des petits rôles, des acteurs de complément, rassemblement des accessoires, rien ne doit être laissé au hasard par le régisseur.

C’est également ici que se pose, directement au régisseur de plateau, mais aussi par contre-coup, au régisseur général, un problème qui ne se résout qu’avec la fin du tournage : la présence des acteurs de complément (figuration).

A la moindre interruption, ils s’évanouissent, disparaissent derrière les décors, dans les bistrots du quartier, au fond d’une loge où ils s’engagent pour entamer une belote. On comprend aisément la nécessité, pour les films où la figuration est importante, d’engager, même provisoirement, un ou plusieurs régisseurs adjoints ainsi que des habilleuses ou des maquilleurs supplémentaires.

MAIS le rôle du régisseur général ne s’arrête pas là. Les démarches auprès des autorités, lorsqu’on tourne dans une rue de Paris, par exemple, lui incombent. Pour les scènes de pluie ou d’incendie, il fait mobiliser les pompiers ; en extérieurs, les municipalités reçoivent sa visite aussi bien que les hôtels, car il doit être l’organisateur de la vie matérielle de toute l’équipe.

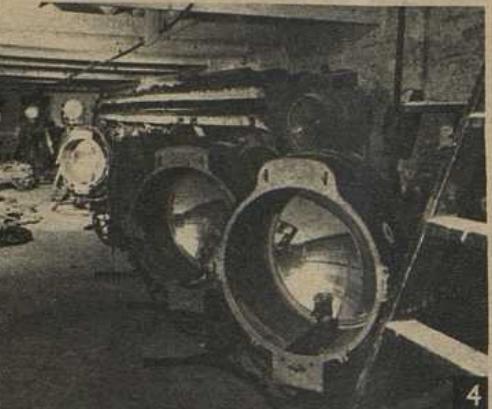
Si l’on ajoute encore un droit de regard sur la pellicule utilisée, l’organisation des réceptions en cours de tournage et la mise à jour, une fois le film achevé, de la comptabilité-matière des derniers costumes et accessoires, on voit que ses activités sont multiples ; mais elles semblent du moins définies, prévues.

Mais il arrive que des acteurs soient absents ou malades, que des scènes soient rajoutées, « in extremis » que des accessoires manquent, que des détails soient oubliés ; dans la plupart des cas, c’est à la « régie » que l’on fera appel, c’est la « régie » qui devra trouver l’introuvable, c’est la « régie » pour laquelle le temps et l’espace devront être des notions négligeables.

— Débrouillez-vous, dira-t-on au régisseur général, c’est votre métier !

Les Productions		Film
<b>LE TABLEAU DE TRAVAIL QUOTIDIEN</b>		15 (S 18)
Voici le tableau de travail du film « Fantômas » établi par le régisseur pour la journée du 11 décembre 1946. Il contient, avec le relevé des « plans » qui devaient être tournés ce jour-là, la liste des acteurs qui y figurent, la nomenclature des costumes et de tous les accessoires qui seront nécessaires.		
Studio : Aurore de Paladines		Décor : Bar Mimosa
Prêt à tourner à 12 h.		Précises
Scènes à tourner : 125 - 133 - 134 - 146 - 150 - 173 - 174 - 175 - 176		Total : 9 numéros
		RÉGIE
		1. L. LEMARCHANT
		Lady Beltham
		12 h.
		n° 2
		intérieur de cabine téléphonique
		n° 3
		tariphone
		convenu
		glace transparente
		D. COCHON
		Le Patron
		-
		convenu
		DUMAT
		Le gargon
		-
		de l’emploi
		Y. DENIAUD
		Arthur
		-
		convenu + 1 pardessus
		de l’emploi
		P. FAIVRE
		Chauffeur taxi
		-
		Accessoires de bar
		G. GOSSET
		Burette
		-
		Boissons particulières
		Cigarettes
		Billetts de banque
		Soucoupes
		Machine à jouer américaine
Figuration		
15 personnes		
PERSONNEL TECHNIQUE		OBSERVATIONS DIVERSES
Tout le monde prêt à tourner à 12 h. précises		1 camion à 8 h. au studio Gaumont pour démontage de tout le matériel pris de vues et matériel électrique et des machinistes.
2 maquilleurs supplémentaires		à 8 h. au studio
les services suivants : 1 représentant (Ne pas oublier d’emporter le play-back)		des opérateurs habilleuses accessoires
VU : Le Metteur en scène : L’Administrateur du Film : L’Opérateur de prise de vue : L’Ingénieur du son :		VU : Le Chef Décorateur : régisseur
		Le Régisseur : Le Chef de Plateau :

# LES DIFFÉRENTS SERVICES D'UN STUDIO EN ACTIVITÉ



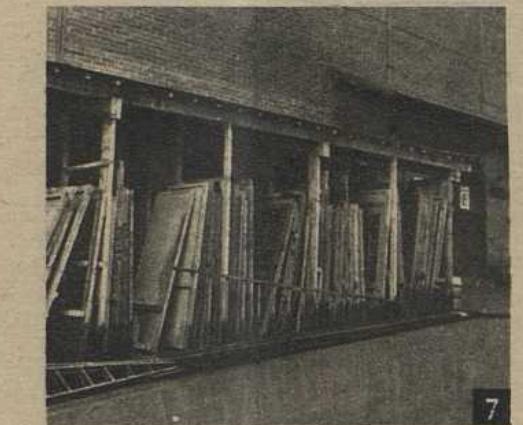
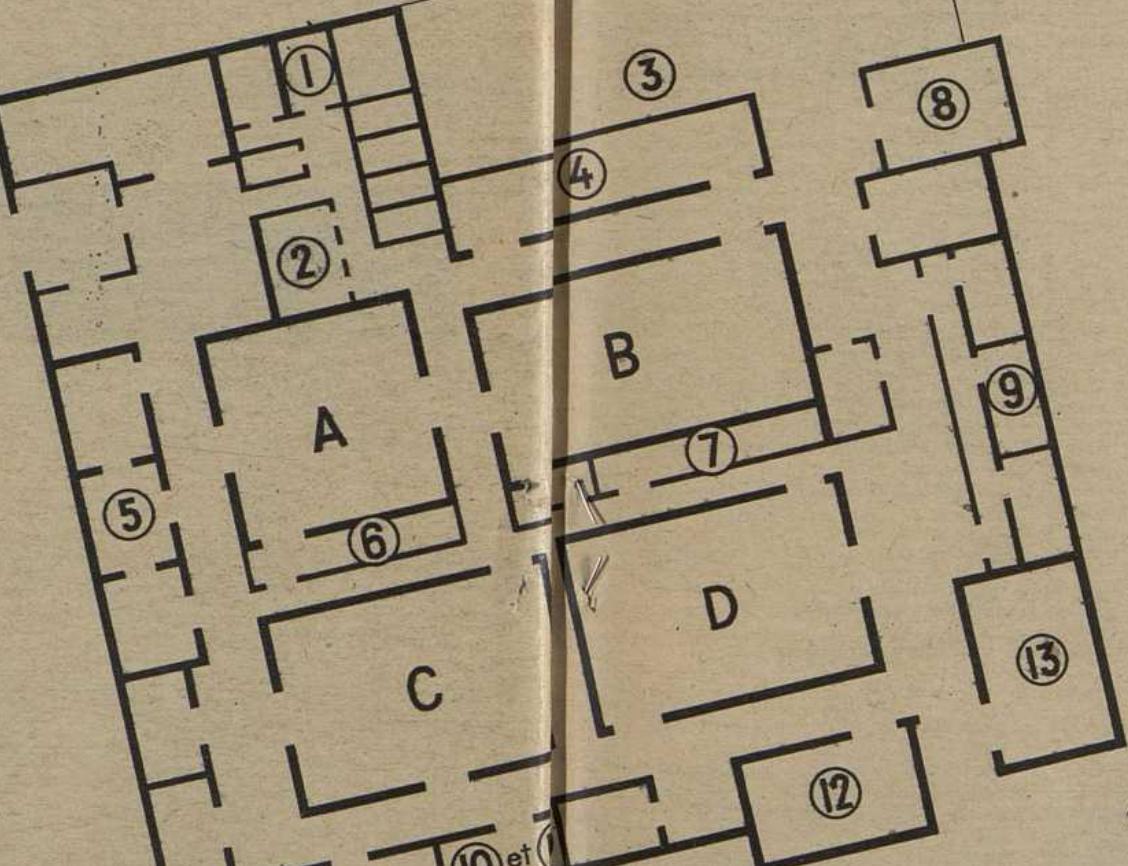
TANDIS QUE L'ON TOURNE AU JOURD'HUI SUR LE PLATEAU A...



LE BAR ET LA CANTINE. — Les studios sont souvent situés dans des quartiers ou des banlieues excentriques. Acteurs, techniciens, ouvriers, figurants déjeunent à la cantine et viennent se désaltérer au bar.



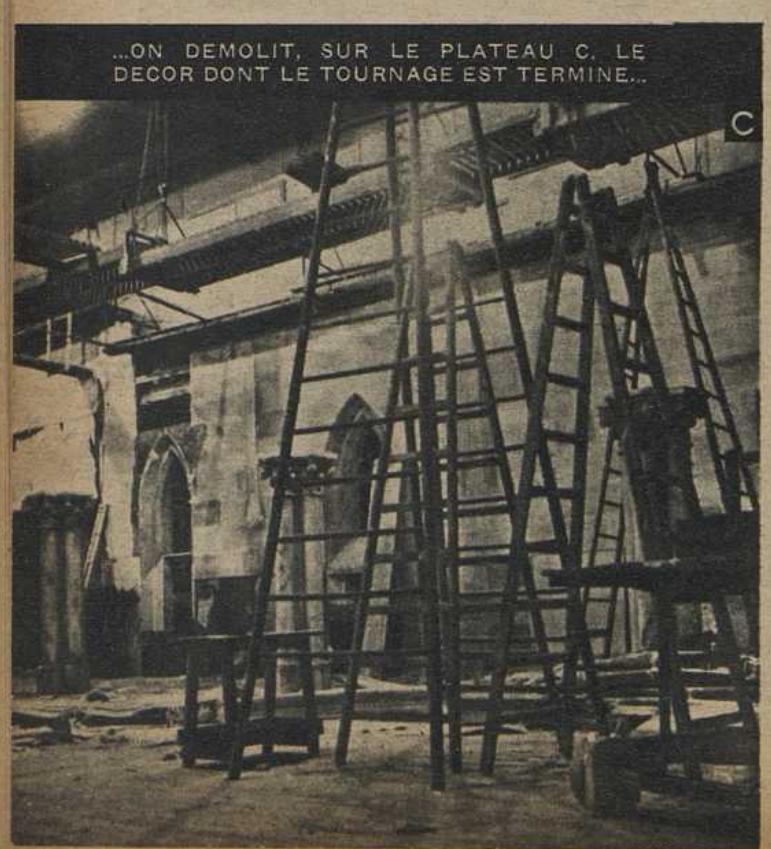
LE MAGASIN D'ACCESSOIRES. — On y entrepose les meubles et mille objets hétéroclites qui serviront à compléter l'atmosphère du décor, à la rendre plus vivante, plus vraisemblable. C'est un lieu pittoresque.



MAGASIN DE DECORS. — Les panneaux de contreplaqué, les portes et fenêtres et autres éléments amovibles qui entrent dans la construction des décors sont rangés, après usage, dans ce magasin.



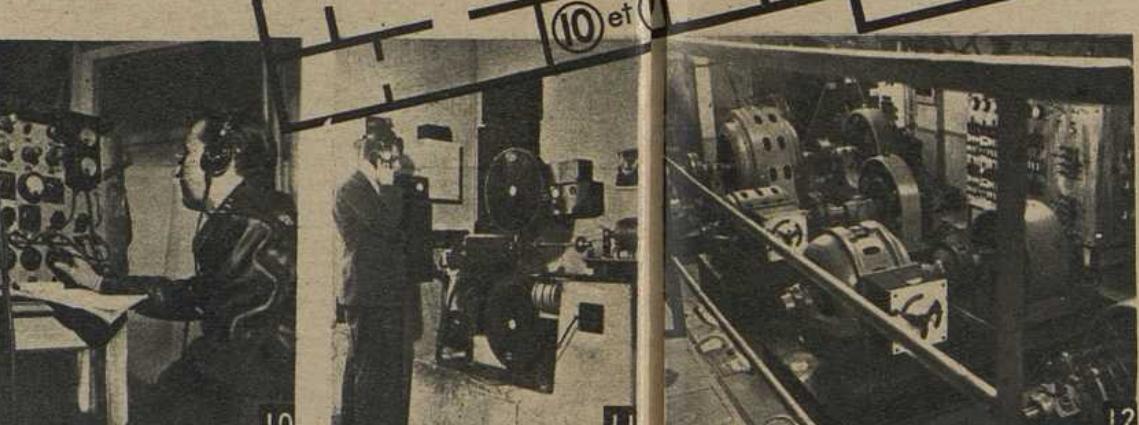
ATELIER DE STAFF. — C'est ici que sont moulés certains éléments de décor. Peint, le staff (plâtre coulé sur un support en filasse ou en bois) donne l'illusion parfaite des matériaux d'architecture.



...ON DEMOLIT, SUR LE PLATEAU C, LE DECOR DONT LE TOURNAGE EST TERMINE...



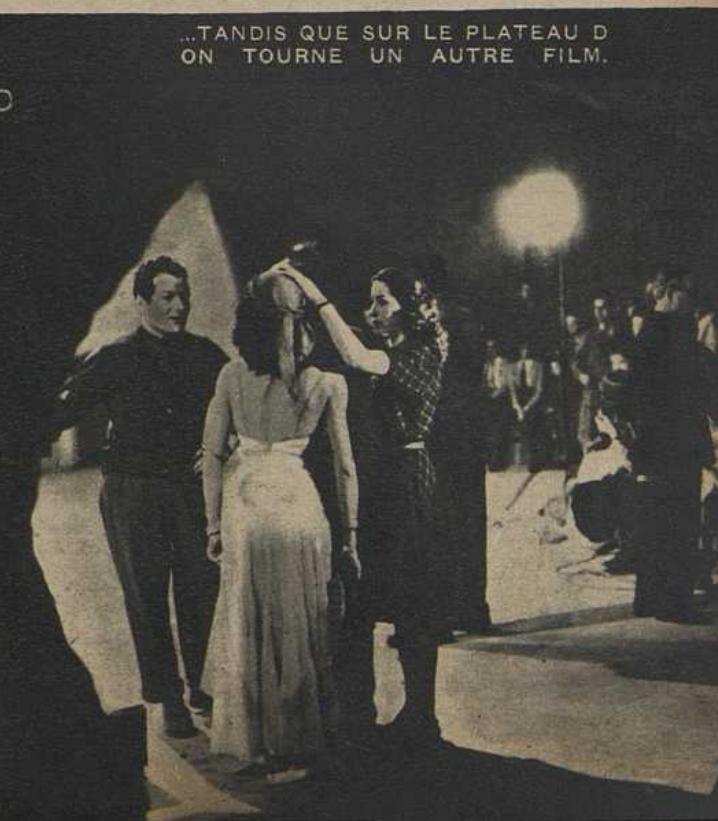
SALLES DE MONTAGE. — A côté de la salle de projection où l'équipe du film vient « visionner » chaque soir les plans tournés la veille, voici les salles où s'élaborera déjà le montage.



ENREGISTREMENT DU SON. — Dans une étroite cabine voisine du plateau, l'opérateur du son module les bruits et les paroles captées par le microphone et qui iront s'inscrire sur une pellicule spéciale placée dans un appareil-enregistreur.



LA CENTRALE ELECTRIQUE. — L'éclairage des plateaux, les appareils de prises de vues et d'enregistrement sonore, des machines de toutes sortes font une grande consommation de courant.



ATELIER DE MENUISERIE. — Dans l'atelier des machines à bois, les menuisiers construisent les châssis, les charpentes, certains meubles et tous les éléments en bois qui sont utilisés par l'architecte-décorateur.

...ON CONSTRUIT SUR LE PLATEAU B LE DECOR OU L'ON TOURNERA DEMAIN...

(Photos BERTRAND, LAKS et GLOBE.)

(Tous droits de reproduction, même partielle, réservés pour tous pays.)



LA MONTAGNE ne vient pas à nous ? Allons à la montagne ! Depuis longtemps, la sagesse des nations a résolu le problème. Le C.C. de Bourges (M. Lefort, 39, boulevard Foch), pour sa part, a repris la recette à son compte — et il met un autocar à la disposition de ceux de ses membres trop éloignés du club, et qui arguaient de ce

## 25 ANS DE CINÉ-CLUBS

### III. - LE GOUT DE LA BAGARRE

En 1925, Charles Léger avait créé sa TRIBUNE LIBRE, dont les premières manifestations eurent lieu dans une salle de projection des Arts décoratifs. Léger est le véritable fondateur du club dans sa formule actuelle : projections suivies de débats où chaque spectateur peut émettre son avis.

Public jeune, d'étudiants, d'artistes, de débutants techniques, qui aimait la bagarre — et il faut dire qu'ils étaient servis ; le cinéma leur apportait un thème tout neuf de discussion, et ils s'en emparaient avidement. Témoin cette séance donnée dans la Salle des Ingénieurs civils, rue Jean-Goujon, adoptée par la Tribune : on projetait ce soir-là un film de Stroheim : *La Loi de la Montagne*. Les opinions sont si partagées qu'on en vient aux mains. Brunius reçoit un coup de canne sur la tête, et s'évanouit. Jean Mitry prend à partie les agents venus rétablir l'ordre, et est emmené au commissariat, où le commissaire l'interroge sévèrement. La-dessus, on amène le dessinateur Serge, également présent à la séance. Serge improvise un numéro éblouissant de ventriloquie, auquel le commissaire, décidément bon enfant, ne résiste pas, et il rend à Serge et à Mitry leur liberté.

Quant aux Ingénieurs, ils s'émeuvent de l'incident, et expulsent purement et simplement la Tribune Libre, qui s'installe définitivement à la Salle Aday, où elle donnera ses séances jusqu'en 1931 : elle n'aura que de peu survécu en effet à la venue du parlant.

En même temps que Léger fondait la Tribune Libre, les Autant-Lara, dans leur Grenier de la rue Lepic, organisaient, à côté de soirées théâtrales et poétiques, des séances de cinéma.

— On étouffait, pressés dans une pièce étroite, les gens debout devant et derrière l'écran, raconte Jean Lodz. Et au moment des débats, le bruit des discussions était assourdissant : c'était la belle époque où le cinéma déclencha toutes les passions... On y présente pour la première fois Octobre, d'Eisenstein, et divers films soviétiques.

D'autres clubs se fondent plus tard : leur vie sera plus ou moins éphémère, mais pendant ce laps de temps ils auront pleinement vécu. Citons entre autres le Studio Diamant (1928), créé par Jean-Charles Reynaud, et qui, lui, poursuivra son effort jusqu'en 1934.

Un soir, Léon Moussinac rencontre Armand Tallier et Myrga, acteurs connus du mutet. Tallier lui demande son avis sur un projet qui lui tient à cœur : il a la possibilité d'avoir à sa disposition une petite salle, dans une rue écartée du Quartier latin. Le Ciné-Club de France attire un monde qui, par son assiduité à fréquenter les séances, prouve amplement qu'il y a un public pour le vrai cinéma. Tallier croit possible d'agrandir encore cette audience, en spécialisant ladite salle, en y projetant uniquement de belles œuvres, et même, qu'en penserez-vous, des bandes déjà oubliées, de vieilles actualités ?

« Bravo, dit Moussinac. Où se trouve cette salle ? » « Rue des Ursulines. »

José ZENDEL.  
(A suivre.)

### CHAQUE SEMAINE LA MARSEILLAISE

Le grand hebdomadaire au service de la République, vous offre : Les rubriques de :

DED RYSEL — Pierre LAROCHE André WURMSER André SAUGER — Francis CREMIEUX

Des articles signés : Andrée VIOILLIS — Ilya EHRENBORG — ARAGON — Edith THOMAS — Tristan REMY — Albert BAYET

Les Jeux du professeur DOUBLEMETRE et le célèbre Roman de Charles JACKSON dont a été tiré le film classé premier pour les U.S.A. au Festival de Cannes :

### LE POISON

(The Lost Week-end)  
LISEZ CHAQUE SEMAINE :

### LA MARSEILLAISE

Le grand hebdomadaire au service de la République

8 PAGES — 8 FRANCS

### HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?.. Oui ? Alors, laissez votre chance. Envoyez date et lieu naissance, env. timb. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 47, Boîte post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

G'est tellement plus simple de s'abonner !

### Le taux d'intérêt des BONS DU TRÉSOR

vient d'être relevé

Ne laissez pas vos disponibilités imprédictives

Souscrivez !

### VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. au Professeur ITCHOUA (Serv. C.P.P. 11, r. du Havre, Paris).

# Prête-moi

Dans les cinémas londoniens

Supplément  
du n° 83

# L'ECRAN

français

Sem. du 29 janv.  
au 4 février

18-1718

## PARIS

Les programmes les plus complets

## BANLIEUE

### CINE-CLUBS

MARDI 28 JANVIER

• CINE-CLUB 46 (Delta, 20 h. 30) : Lumière d'été  
• CINE-CLUB UNIVERSITAIRE (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Festival Charlot • CINE-CLUB VOYAGES ET AVENTURES (Régamier, 20 h. 30) : La Vallée des Ténèbres • CERCLE TECHNIQUE (21, rue Legendre, 20 h. 30) : Potemkine, Train Mongol • CLUB DE SAINT-CLOUD : Assassinat du Père Noël • CERCLE DU CINEMA (1 bis, avenue d'Iéna, 20 h. 30) : Les Nuits de Chicago.

MERCREDI 29 JANVIER

• CINE-CLUB UNIVERSITAIRE (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Festival Charlot • MOULIN A IMAGES (Moulin de la Galette, 20 h. 30) : Belphegor • CERCLE DU CINEMA (9 bis, av. d'Iéna, 20 h. 30) : Les Nuits de Chicago • CL. FRG DE POISSY (Salle des Fêtes) : Les Disparus de Saint-Agil • JEUNESSES CINEMATOGRAPHIQUES (Maison de la Chimie, 20 h. 30) : Dessin animé.

JEUDI 30 JANVIER

• CINE LIBERTE (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Le Chemin de la Vie • CLUB « CINE ART » (Musée de l'Homme, 20 h. 30) : La Nuit fantastique • CLUB CENDRILLON (Musée de l'Homme, 14 h. 30) : Spectacle pour les enfants (même séance dimanche, 14 h. 30).

VENDREDI 31 JANVIER

• CLUB « RENAULT » (Musée de l'Homme, 20 h. 30) : Les Burlesques • CLUB FRANCAIS DU CINEMA (3, av. Pierre-Ir-de-Serbie) : Burlesques Américaines (causerie J.-P. Lechanois).

LUNDI 3 FEVRIER

• CINE-CLUB DE PARIS (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : This Happy Breed.

### NOMS ET ADRESSES

### PROGRAMMES

### INTERPRETES

### HORAIRES

### 1<sup>er</sup> et 2<sup>er</sup>. — BOULEVARDS-BOURSE

CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M. Rich-Drouot) RIC. 72-19 Femmes marquées (d.)  
CINE OPERA, 32, av. de l'Opéra (M. Opéra) OPE. 97-52 Chercheurs d'Or (v.c.)  
CINEPH. MONTMARTE, 5, bd Montmartre (M. Montm.) GUT. 39-38 Terreur sur la ville (v.o.)  
CORSO, 27, bd des Italiens (M. Opéra) RIC. 82-54 Les joyeux compères (d.)  
GAUMONT-THÉATRE, 7, bd Poissonnière (M. B.-Nouv.) GUT. 33-16 Adieu chérie  
IMPERIAL, 29, av. des Italiens (M. Opéra) RIC. 72-52 Six heures à perdre  
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (M. Richelieu-Drouot) RIC. 83-90 Rêves d'amour  
MICHOUDIERE, 31, bd des Italiens (M. Opéra) RIC. 60-33 Adieu chérie  
PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M. Montmartre) GUT. 56-70 La Grande illusion  
REX, 1, bd Poissonnière (M. Montmartre) GEN. 83-93 Ariettes sanglantes (d.)  
SEBASTOPOL-CINE, 43, av. de l'Opéra (M. Opéra) CEN. 74-83 Laura (d.)  
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M. Opéra) OPE. 01-12 La Bohémienne (d.)  
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M. Richelieu-Drouot) GUT. 41-39 Les Desperados (d.)

B. Davis, H. Bogart.  
Maxx Brothers.  
W. Boyd.  
Laurel et Hardy.  
D. Durrieu, J. Berthier.  
A. Luguet, D. Grey.  
R. Wilim, A. Ducaux.  
D. Durrieu, J. Berthier.  
Gabin, Fresnay, Stroheim.  
R. Hayworth, T. Power.  
G. Tierney, D. Andrews.  
Laurel et Hardy.  
R. Scott, C. Trevor.

Perm. 10 h. à 24 h.  
Perm. 12 h. à 24 h.  
Perm. 10 h. à 24 h.  
Perm. 12 h. à 24 h. 30.  
Perm.  
2 m. t. l. 1. soir. Perm. S.D.  
Perm. 13 h. 30 à 24 h.  
Perm.  
3 mat. Perm. S. D.  
Perm. 14 h. à 24 h.  
2 mat. 2 soir. Perm. D.  
2 mat. 1 soir. Perm. D.  
Perm. 12 h. à 24 h.

### 3<sup>er</sup>. — PORTÉ-SAIN-MARTIN-TEMPLE

BERANGER, 49, r. de Bretagne (M. Temple) ARC. 94-56 La Vipère (d.)  
DEJAZET, 41, bd du Temple (M. République) ARC. 73-08 Le Voleur de Bagdad (d.)  
KINERAMA, 37, av. St-Martin (M. République) ARC. 70-82 Doct. Cornelius (d.)  
MAJESTIC, 31, av. du Temple (M. République) TUR. 97-34 L'assassin n'est pas coupé.  
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M. Arts-et-M.) 1<sup>re</sup> salle ARC. 77-44 Du sang dans le soleil (d.)  
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M. Arts-et-M.) 2<sup>re</sup> salle ARC. 77-44 La Grande illusion  
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M. Saint-Denis) ARC. 62-93 La dame dans le soleil (d.)  
PICARDY, 102, bd Sébastopol (M. Saint-Denis) ARC. 62-98 La Grande illusion

B. Davis, H. Marshall.  
C. Veidt, Sabu.  
W. Oland, S. Erwin.  
J. Berry, A. Préjean.  
J. Cagny, S. Sidney.  
Gabin, Fresnay, Stroheim.  
J. Cagny, S. Sidney.  
Gabin, Fresnay, Stroheim.

J. mat. t. l. 1. soir. Perm. D.  
2 mat. 1 soir. D. perm.  
Perm. 14 h. à 23 h. 30.  
1 mat. 1 soir.  
1 mat. 1 soir. D. 2 mat.  
2 mat. 1 soir.  
2 mat. 1 soir.

### 4<sup>er</sup>. — HOTEL-DE-VILLE

CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M. Châtelet) ARC. 61-44 Nuits d'alerte  
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M. St-Paul) ARC. 95-27 Quatre plumes blanches (d.)  
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M. Résumé-Sébastopol) ROD. 91-89 M. Ludovic  
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temple (M. Hôtel-de-Ville) ARC. 47-86 La Fille du Boulangier  
LE RIVOLI, 80, r. de Rivoli (M. Hôtel-de-Ville) ARC. 63-32 Héroïque Parade (d.)  
SAINT-PAUL, 73, r. Saint-Antoine (M. Saint-Paul) ARC. 07-47 Nelly Frenchman (d.)

H. Perdrizette, R. Pigaut.  
J. Clements, Richardson.

2 mat. 2 soir. Perm. S. D.  
Perm. 13 h. à 24 h. 30.

### 5<sup>er</sup>. — QUARTIER LATIN

BOUL' MICH', 43, bd Saint-Michel (M. Cluny) DDE. 48-29 Cadeaux Rossignols  
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M. Cluny) DDE. 51-60 Orage  
CIN. PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin (M. Cluny) DDE. 15-04 Partie de Campagne  
CLUNY, 60, r. des Ecoles (M. Cluny) DDE. 20-12 Cavalier Noir  
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain (M. Cluny) DDE. 07-76 M. Ludovic  
MONSE, 34, r. Monge (M. Cardinal-Lemoine) DDE. 51-46 Rome ville ouverte (d.)  
MESANGE, 3, rue d'Arras (M. Cardinal-Lemoine) DDE. 21-14 Scarface (d.)  
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M. St-Michel) DAN. 79-17 L'assassin n'est pas coupé.  
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M. Luxembourg) DDE. 39-19 Tortilla Flat (v.o.)

J. Clements, Richardson.

1 mat. 1 soir. Perm. D.

### 6<sup>er</sup>. — LUXEMBOURG-SAINT-SULPICE

SONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M. Saint-Sulpice) DAN. 12-19 Quatre du Music-Hall (v.o.)  
MANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M. Odéon) DAN. 08-18 Rome ville ouverte (d.)  
LATIN, 34, bd Saint-Michel (M. Cluny) DAN. 31-51 On demande un ménage  
LUX-RENNAIS, 76, rue de Rennes (M. Saint-Sulpice) LIT. 62-65 Rev. de Roger la Honte  
PAR-SEVRES, 103, r. de Sevres (M. Duruc) LIT. 89-97 Rev. de Roger la Honte  
RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M. Rennes) LIT. 72-57 Tant que je vivrai  
REGINA, 156, r. de Rennes (M. Montparnasse) LIT. 26-36 La Grande illusion  
STUDIO-PARNASSE, 11, r. Jules-Chaplain (M. Vavin) DAN. 58-00 L'esclave blanche

E. Contor, G. Murphy.

1 mat. 1 soir. Perm. D.

G. Gil, J. Tissier.

2 mat. 2 soir. D. perm.

L. Coedel, P. Bernard.

t. l. j. mat. soir.

E. Feuillère, J. Berthier.

t. l. j. mat. soir.

F. Rosay, P. Roc.

Perm.

R. Contor, G. Murphy.

1 mat. 1 soir. S. D. 2 mat.

de Rossellini, Magnani.

2 mat. 1 soir. Perm.

G. Gil, J. Tissier.

t. l. j. mat. soir.

L



Lefort, 39, b  
part, a repris  
— et il met  
tion de ceux  
gnés, du club.

**CHAQUE**  
**LA M**  
le grand he  
de la Ré  
Les rubr  
**DED RYSE**  
André W  
**SAUGER**  
Des ar  
Andrée VIO  
**BOURG**  
**THOMAS**  
A  
Les Jeux di  
METRE et  
Cha  
dont a été  
première  
au Fes  
**LE**  
(The  
**LISEZ C**  
**LA M**  
— le gra  
an anno  
— 8 PAGE!

**HOROSCO**  
Etes-vous i  
Oui ? Alors,  
Envoyez date  
et 50 fr. : F  
Serv. A.D.  
(Calvados).

C'est tell

de

**Le tau**  
**BONS**  
vient  
Ne laissez

**Sou**

**VOTRE**  
AMOUR.  
Envoyez da  
sance, enve  
au Professe  
P.P. II, r.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	INTERPRETES	HORAIRES		
<b>7. — ECOLE MILITAIRE</b>					
LE DOMINIQUE, 89, r. Saint-Dominique (M° Ec.-Milit) INV. 04-55	Nuits d'alerte (d.)	H. Perdrière, R. Pigault,	DID 04-67		
GRAND CINEMA BOSQUET, 55, av. Bosquet (M° E.-Milit) INV. 44-11	Rome ville ouverte (d.)	de Rossellini, Magnani.	DID 34-85		
MAGIC, 28, av. La Motte-Picquet (M° Ecole-Militaire) SEG 69-77	M. M. Ludovic.	O. Joyeux, E. Blier.	COURTELINNE, 78, av. de Saint-Mandé (M° Picpus)		
PAGODE, 57 bis, r. de Babylone (M° St-François-Xavier) INV. 12-15	L'impossible amour (v.o.)	E. Davis, M. Hopkins.	GAL 74-21		
REGAMIER, 3, r. Récamier (M° Sèvres-Babylone) LIT 18-49	Rome ville ouverte (d.)	de Rossellini, Magnani.	KURSAAL, 100, cours de Vincennes (M° Vincennes)		
SEVRES-PATHE, 80 bis, rue de Sévres (M° Durac) SEG 63-88	Rome ville ouverte (d.)	de Rossellini, Magnani.	GAL 87-23		
STUDIO-BERTRAND, 29, rue Bertrand (M° Durac) SUF, 64-06	La Fille du Puisatier	Fernandez, Rainu.	LUX-BASTILLE, 2, place de la Bastille (M° Bastille)		
<b>8. — CHAMPS-ELYSEES</b>					
AVENUE, 5, r. du Colisée (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 49-34	Mme Minniver (v.o.)	V. S., 2m., L. J. 19h. 30-24h. Dp:	DID 97-56		
BALZAC, 1, r. Balzac (M° George-V) ELY 52-70	Les Desperados (v.o.)	Perm.	UNIF. et jup. courts (d.)		
BIARRITZ, 22, r. Qu-Bauchart (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 42-23	La Parole (Ordet) (v.o.)	2 mat. 1 soir.	On demande un ménage		
BROADWAY, 36, av. des C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 24-89	Tueur à gages (v.o.)	1 mat. 1 soir. D. perm.	Nuits d'alerte		
CESAR, 63, av. des C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 38-91	Madone aux 2 visages (v.o.)	Mer.J.S. mat.t.l.j. a. P.D.	RamboUILLET-PAL, 12, r. Rambouillet (M° Reuilly)		
CINEC SAINT-LAZARE (M° Gare Saint-Lazare) LAB. 80-74	Actualités	V-S. 2m., L. J. 19h. 30-24h. Dp:	DID 95-61		
CINE ETOILE, 131, av. Ch-Elysées (M° George-V) LAB. 80-74	Adieu Chérie	Perm.	REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly (M° Daumesnil)		
CINECHAMPS-ELYSEES, 118, Ch-EI. (M° George-V) ELY. 61-70	Le Grand St-Bernard	2 mat. 1 soir. S.D. perm.	DID 64-71		
CINEPOLIS, 35, r. de Laborde (M° Saint-Augustin) LAB 66-65	Vivre libre (d.)	Perm. 9 h. à 23 h. 30.	T-AINE-PALACE, 14, r. Taine (M° Daumesnil)		
COLISEE, 38, av. des C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 29-46	Le Septième voile (v.o.)	Perm. 14 h. à 24 h.	ZOO-PALACE, 275, avenue Daumesnil		
CINEPRESSE (Champs-Elysées) (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 61-70	Amour et Swing (v.o.)	Perm. 10 h. à 24 h.	DID 44-50		
ELYSEES-C, 65, av. Ch-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) BAL. 37-90	2 J. till. et un mar. (v.o.)	2 mat. 1 soir. S.D. 2 mat.	DID 07-48		
ERMITAGE, 72, av. des C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 15-71	Hantise (v.o.)	2 mat. 1 soir. Perm. S.D.	<b>12. — DAUMESNIL-GARE DE LYON</b>		
LE PARIS, 23, av. C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 53-99	2 loup. et un revenant (v.o.)	Perm. 14 h. à 24 h.	Deux aventuriers (d.)		
LORD-BYRON, 122, av. Champs-Elysées (M° George-V) ANJ. 82-66	Chez chevaliers d'Or (v.o.)	2 mat. 1 soir. Perm. S.D.	Fairbanks Jr., V. Hobson.		
LA ROYALE, 25, r. Royale (M° Madeleine) ANJ. 82-66	Jack l'éventreur (v.o.)	Perm. 14 h. à 24 h.	D. Karloff, V. Hobson.		
MADELEINE, 14, bd Madeleine (M° Madeleine) OPE 56-63	La Belle et la Bête	2 mat. 1 soir. Perm. S.D.	D. Durbin, F. Tone.		
MARBEUF, 34, r. Marbeuf (M° Fr.-D.-Roosevelt) BAL. 47-19	Inspecteur Sergi	Perm. 14 h. à 24 h.	Fairbanks Jr., V. Hobson.		
MARIGNAN, 33, av. C-Elysées (M° Fr.-D.-Roosevelt) ELY. 92-82	Rêves d'amour	2 mat. 1 soir.	J.S. mat. 1 soir. t. l. j. soir.		
NORMANDIE, 116, av. Champs-Elysées (M° George-V) ELY. 41-18	Panique	Perm. 12 h. 30 à 24 h.	J.S. mat. 1 soir. t. l. j. soir.		
PEPINIERE, 9, r. de la Pépinière (M° Saint-Lazare) EUR 42-90	La Grande Aventure (d.)	2 mat. 1 soir. Perm. S.D.	H. Perdrière, R. Pigault.		
PORTIES, 146, av. des Champs-Elysées (M° George-V) BAL. 41-46	Six heures à perdre	Perm. 14 h. 30 à 23 h.	F. Rosay, P. Roc.		
TRIOMPHE, 92, av. Champs-Elysées (M° George-V) BAL. 45-76	Rapsodie en bleu (v.o.)	2 mat. 1 soir. Perm. S. D.	G. Gil, J. Tissier.		
<b>9. — BOULEVARDS-MONTMARTRE</b>					
AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes (M° Trinité) TRI. 96-48	Brève rencontre (v.o.)	A. Johnson, T. Howard.	BRUNIN, 199, bd Diderot (M° Nation)		
ARTISTIC, 61, rue de Douai (M° Clichy) TRI. 81-07	Symphonie magique (v.o.)	B. Robinson, L. Horne.	CINEPH-ST-ANTOINE, 100, rue St-Antoine (M° Basti)		
AUBERT-PALACE, 24, bd des Italiens (M° Opéra) PRO. 34-64	Le Septième voile (d.)	A. Todd, J. Mason.	DID 34-85		
CAMEO, 32, bd des Italiens (M° Opéra) PRO. 20-39	M. de Falindor	G. Roland, P. Jourdan.	COURTELINNE, 78, av. de Saint-Mandé (M° Picpus)		
LE CAUMARTIN, 4, rue Caumartin (M° Madeleine) OPE. 28-03	La route semi-d'étoiles (d.)	E. Crosby, Fitzgerald.	FERIA, 100, cours de Vincennes (M° Vincennes)		
CINECAR, 17, rue Caumartin (M° Madeleine) OPE. 81-60	Six heures à perdre	A. Lugnet, D. Grey.	GAL 87-23		
CINEPHONE-ITALIENS, 6, bd des Italiens (M° Opéra) PRO. 24-79	Actualités	M. Oberon, G. Sanders.	KURSAAL, 100, cours de Gravelle (M° Oquemont)		
CINEMONDE-OPERA, 4, Chaussee-d'Antin (M° Opéra) PRO. 01-90	Jack l'éventreur (d.)	J. Marais, J. Day.	LYON-PATHE, 2, place de la Bastille (M° Bastille)		
CINEVOG, 101, r. Saint-Lazare (M° Saint-Lazare) TRI. 77-44	Trois mariages (d.)	P. Meurisse, L. Bert.	DID 79-17		
COMEDIA, 47, r. de Clichy (M° Blanche) TRI. 49-48	Vendetta (d.)	P. Meurisse, L. Bert.	NOVELTY, 29, avenue de Lyon (M° Gare de Lyon)		
CLUB, 2, r. Chauchat (M° Richelieu-Drouot) PRO. 47-55	Le Père tranquille	H. Kouzmina.	RAMBOUILLET-PAL, 12, r. Ledru-Rollin		
DELTA, 17 bis, bd des Italiens (M° R-Drouot) TRU. 02-18	Inspecteur Sergi	M. Oberon.	DID 15-48		
FRANCAIS, 38, bd des Italiens (M° Barbes-Roch) PRO. 33-88	Matriucle 21 (d.)	C. Grant, P. Lane.	REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly (M° Daumesnil)		
GAITE-ROCHECHOUART, 5, bd Rochechouart (M° Barbes-Roch) PRO. 81-77	Arsene et v. dentelles (v.o.)	I. Bergman, Ch. Boyer.	DID 64-71		
HELDER, 34, bd des Italiens (M° Opéra) PRO. 11-24	Hantise (v.o.)	R. Scott, C. Trevor.	T-AINE-PALACE, 14, r. Taine (M° Daumesnil)		
LAFAYETTE, 54, r. Fbg-Montmartre (M° Montmartre) TRU. 80-50	Les Desperados (d.)	Gabin, Fresnay, Strheim.	ZOO-PALACE, 275, avenue Daumesnil		
MAX-LINDER, 24, bd Poissonnière (M° Montmartre) PRO. 40-04	La Grande Illusion	C. Trevor, A. Dekker.	DID 44-50		
MELIES, 2, r. Chauchat (M° Richelieu-Drouot) PRO. 47-55	Symphonie inachevée (d.)	H. Jaray, J. Eggert.	13. — GOBELINS-ITALIE		
MIDI-MINUIT, 14-16, bd Poissonnière (M° Bar-Nouv) PRO. 80-81	Femme et Démon (d.)	M. Dietrich, J. Stewart.	Deux aventuriers (d.)		
OLYMPIA, 14-16, bd Poissonnière (M° Bar-Nouv) PRO. 82-83	Panique	M. Simon, V. Romance.	Fairbanks Jr., V. Hobson.		
PARADISO, 28, bd des Capucines (M° Opéra) PRO. 44-37	Chanson du Passé (d.)	J. Bennett, E. Robinson.	D. Karloff, V. Hobson.		
PERCHOIR, 43, r. Fbg-Montmartre (M° Montmartre) PRO. 13-89	La Rue Rouge (d.)	P. Calvert, S. Granger.	D. Durbin, F. Tone.		
PICALLE, 21, r. Picalle (M° Picalle) PRO. 25-56	Madone aux 2 visages (d.)	2 mat. 1 soir. D. 3 mat.	F. Rosay, P. Roc.		
PLAZA, 8, boulevard de la Madeleine (M° Madeleine) OPE. 74-55	Poigne de fer (d.)	2 mat. 1 soir. Perm. S.D.	G. Gil, J. Tissier.		
RADIO-CINE-OPERA, 8, bd des Capucines (M° Opéra) OPE. 95-48	Les Portes de la Nuit	Per. 13 à 24 heures.	14. — GOBELINS-ITALIE		
RADIO-CITE-MONTMARTRE, 19, Montmartre (M° Montmartre) PRO. 65 bis, bd Rochechouart (M° Barbes-Rochecourt) TRU. 34-40	Amour et swing (v.o.)	L. J. S. mat. D. perm.	Le diligence infernale (d.)		
ROXY, 12, r. Chauchat (M° Richelieu-Drouot) PRO. 47-65	Du Sang dans le soleil (d.)	Y. Montand, S. Reggiani.	L. Carletti, J. Tissier.		
<b>10. — PORTE-SAINT-DENIS-REPUBLIQUE</b>					
BOULEVARDIA, 42, bd Bonne-Nouvelle (M° B-Nouv) PRO. 69-63	Lé Démon noir (d.)	O. Joyeux, B. Blier.	Fairbanks Jr., V. Hobson.		
CASINO ST-MARTIN, 48, Fg St-Martin (M° St-Denis) RUE. 50-03	Cabaret du Grand large	S. Prim, S. Hayakawa.	D. Karloff, V. Hobson.		
CINEX, 2, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis) BOT. 41-00	Bach détective	H. Perdrière, R. Pigault.	D. Durbin, F. Tone.		
CINCORDIA, 8, r. Fbg-St-Martin (M° Strasbourg-St-Denis) BOT. 32-05	Unif. et jupons courts (d.)	G. Rogers, R. Milland.	F. Rosay, P. Roc.		
ELDORADO, 4, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis) BOT. 18-76	Le Fugitif	B. Davis, M. Robinson.	G. Gil, J. Tissier.		
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. de Bondy (M° République) BOT. 23-00	Du sang dans le soleil (d.)	G. Rogers, R. Milland.	15. — GRENOBLE-VAUGIRARD		
GLOBE, 17, Fbg St-Martin (M° St-Denis) BOT. 47-56	Soupçons (d.)	C. Grant, J. Fontaine.	Le Voleur de Bagdad (d.)		
LOUXOR-PATHE, 170, bd Magenta (M° Barbes) TRU. 38-58	Kitty Foyle (d.)	G. Rogers, R. Milland.	M. Montez, Sabu.		
LUX-LAFAYETTE, 209, rue Lafayette (M° Louis-Blanc) NOR. 47-28	Qu'elle ét. v. ma vallée (d.)	B. Davis, C. Boyer.	L.J.S. mat. t. l. j. soir.		
NEPTUNA, 22, bd Bonne-Nouvelle (M° St-Denis) PRO. 20-74	Poigne de fer (d.)	G. Rogers, R. Milland.	P. Foster, D. per.		
NORD-ACTUA, 6, bd Denain (M° Gare du Nord) TRU. 51-91	Parf. de la femme traq. (d.)	B. Davis, C. Boyer.	D. Karloff, V. Hobson.		
PACIFIQUE, 48, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis) BOT. 12-18	La Grande illusion	J.-C. Nash, P. Morrison.	D. Karloff, V. Hobson.		
PALAIS DES GLACES, 17, r. Fbg-du-Temple (M° Passy) NOR. 49-93	L'Etrangère (d.)	Gabin, Fresnay, Strheim.	D. Karloff, V. Hobson.		
PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis) PRO. 21-71	En Bordée	B. Davis, Ch. Boyer.	D. Karloff, V. Hobson.		
PARMENTIER, 158, avenue Parmentier	La Vie d'un autre (d.)	E. Bergner, Redgrave.	D. Karloff, V. Hobson.		
REPUBLIQUE-CINE, 23, Fbg du Temple (M° République) BOT. 54-06	Menaces sur la ville (d.)	H. Bogart, G. Brent.	D. Karloff, V. Hobson.		
SAINTE-DENIS, 29, bd Bonne-Nouvelle (M° Strasbourg-St-Denis) PRO. 20-00	Qui est coupable ? (d.)	T. Rossi, J. Gauthier.	D. Karloff, V. Hobson.		
ST-MARTIN, 29, bis, r. du Terrain (M° Gare de l'Est) NOR. 82-55	Sérénade aux nuages	H. Scott, C. Trevor.	D. Karloff, V. Hobson.		
SCALA, 13, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis) PRO. 40-00	Les Desperados (d.)	J. Tissier, D. Grey.	D. Karloff, V. Hobson.		
TEMPLE, 77, r. du Fbg-du-Temple (M° Concourt) NOR. 50-92	On demande un ménage	F. Rosay, P. Roc.	D. Karloff, V. Hobson.		
TIVOLI, 14, rue de la Douane (M° République) NOR. 26-44	Johnny renchement (d.)	C. Boyer, M. Sullivan.	D. Karloff, V. Hobson.		
VARLIN-PALACE, 28, rue E-Varin (M° Gare de l'Est) NOR. 94-10	Back-Street (d.)	J. Tissier, D. Grey.	D. Karloff, V. Hobson.		
<b>11. — NATION-REPUBLIQUE</b>					
ARTISTIC-VOLTAIRE, 45 bis, rue R-Lenoir (M° Bastille) RQE. 19-15	J'arrose mes galons	Bach.	B. Davis, C. Boyer.		
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire (M° Oberkampf) RQE. 30-12	La rose de la mer	F. Ledoux, R. Pigault.	G. Rogers, R. Milland.</		





VISITE  
SURPRISE  
*CHEZ*  
**YVES  
MONTAND**

(LIRE L'ARTICLE EN PAGE 9)



Yves Montand travaille. Pour sa femme de chambre et sa cuisinière, il mime ses nouvelles chansons et, d'après les réactions de ce premier public, il corrige sa mimique, étudie ses attitudes, perfectionne ses jeux de scène.



Chaque jour, il passe plusieurs heures à son piano et, pour se délasser, vient parfois fourrer son nez dans la cuisine... Un grand gars qui rit d'un rire saut et dont le visage est sillonné de rides comme quelqu'un qui a vécu trop vite...

(Photos Serge LAKS.)

**L'ECRAN**  
*français*

HEBDOMADAIRE IMPRIME EN FRANCE